3 1761 07988552 1

PQ
2611
0728R5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rivarezloupyvaud00font

24

RIVAREZ & LOUPY

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

Représenté au théâtre Déjazet le 12 mars 1898, repris au théâtre Cluny le 16 juin 1900.

ALEXANDRE FONTANES

RIVAREZ & LOUPY

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU
ET
16, RUE MOLIÈRE

1901

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

2611
O728 R5

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
JUL 15 1970

PERSONNAGES

		DEJAZET		CLUNY
DE RIVAREZ	MM.	VALLIÈRES.	MM.	BARNOLL.
LOUPY				
BARBENTANE		PAUL JORGE.		VICTOR HENRY.
D'ALTIÈRES		LÉGRENAY.		LÉGRENAY.
MAITRE BOULOTTE		WAGHINN.		LEFÈVRE.
CÉLESTIN		LERICHÉ.		PRÉVOST.
JEAN		DECHAMBRE.		LARGE.
UN BRIGADIER		CHEVALIER.		RIGAULT.
UN SERGENT DE VILLE		LEBRETON.		LÉON.
MADAME BARBENTANE	Mmes	TASSILLY.	Mmes	BARNOLL.
MADAME DUPONT		QUÉRETTE.		CUINET.
IRMA	Mlles	JEANNE HELLER.	Mlles	FOUCHER.
LOUISE		PAULETTE MOUTTON.		BARNOLL.
MARIE		DORLYS.		CARDIN.
ADÈLE		TORIN.		DIVONNE.

Notes pour l'acteur qui sera chargé du double rôle de Rivarez et Loupy.

PREMIER ACTE

RIVAREZ. — Perruque blonde, coiffée, raie de côté.

LOUPY. — Perruque blonde, non coiffée, cheveux presque ras.

Lorsque Rivarez est enfermé dans l'armoire et laisse tomber son chapeau, il a une perruque chauve. — Le toupet est mis d'avance dans le fond du chapeau.

DEUXIÈME ACTE

RIVAREZ et LOUPY ont la même perruque bien coiffée, raie de côté.

TROISIÈME ACTE

Tous deux ont la même perruque.

RIVAREZ remet la perruque chauve à la fin de l'acte, lorsqu'il vient de se colleter avec LOUPY.

RIVAREZ & LOUPY

ACTE PREMIER

Un cabinet de toilette. Porte au fond. — A droite, armoire normande. — A gauche, armoire-lavabo avec double porte donnant sur la coulisse. — Au premier plan droite, cheminée ; devant la cheminée une chaise-longue et un pouf ; derrière la chaise-longue, un perroquet dans une cage. A gauche, deuxième plan, toilette. — Au premier plan, porte donnant sur la chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUPONT, puis MARIE.

Au lever du rideau, madame Dupont est assise sur le canapé, face au public. Elle lit le Petit Journal, le cours de la Bourse

MADAME DUPONT.

Cela a encore monté ! Si la hausse continue, *je vends*, je ferai une opération superbe !... Voyons, avec les 25,000 francs de Rivarez, je vais acheter 15,000 de Ville de Paris et 10,000 de Russes !

LE PERROQUET.

Rivarez !

MADAME DUPONT, parlant à la cage.

Bonjour, mon coco !

LE PERROQUET.

Rivarez ! Rivarez !

MADAME DUPONT.

C'est tout ce que tu sais dire, allons, crie : « Vive le Tzar !... »

LE PERROQUET.

Rivarez ! Rivarez !

MADAME DUPONT.

Tu nous assommes avec ton Rivarez ! Vive la Russie !

LE PERROQUET.

Rivarez !

MADAME DUPONT.

Oh ! assez !... Tiens !... (Elle lui donne une amande.) fiche-moi la paix ! (Marie entre au premier plan à gauch. portant deux bols de chocolat sur un plateau.) Eh ! bien, ils sont levés ?

MARIE.

Oui, ils s'habillent ! Il y a de la brouille dans le ménage !... je n'ai jamais vu madame si furieuse !... Moi qui apportais le fameux chocolat réparateur !... Ah ! j'ai été bien reçue !...

MADAME DUPONT.

C'est un lapin !

MARIE.

J'en ai peur !

MADAME DUPONT.

Un lapin de 25,000 francs, j'aurai du mal à le digérer !...

MARIE.

Il est trop gros, l'estomac s'y refuse.

MADAME DUPONT.

Ah ! décidément, tout va de mal en pis !...

MARIE.

M. le comte avait cependant bien promis qu'en se mariant il laisserait quelque chose à madame ?

MADAME DUPONT.

Vingt fois, il m'a donné sa parole d'honneur, sa parole de gentilhomme !

MARIE.

C'est peut-être tout ce qu'il vous a donné ?

MADAME DUPONT.

Jusqu'ici, oui !

MARIE.

Madame l'a rencontré trop tard : le pigeon n'avait plus que quelques plumes !

MADAME DUPONT.

J'avais déjà porté cette somme à notre actif.

MARIE.

Ce qui prouve une fois de plus qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours...

MADAME DUPONT.

Avant de l'avoir écorché !... Mais il a promis ces 25,000 francs, il les donnera, je t'assure, de force ou de bonne volonté !

SCENE II

LES MÊMES, IRMA, premier plan, gauche.

MADAME DUPONT.

Eh ! bien ?...

IRMA, allant à la toilette.

Il doit toucher l'argent à dix heures.

MARIE.

Madame ne mange pas son chocolat?

IRMA.

Non, merci.

Marie sort au fond, au milieu.

MADAME DUPONT.

C'est ce soir qu'il part pour Salon?

IRMA.

Cet après-midi!

MADAME DUPONT.

Quand se marie-t-il?

IRMA.

Dans trois jours!

MADAME DUPONT.

Lui as-tu dit qu'on doit nous saisir ce matin même?

IRMA.

Il ne veut pas le croire.

MADAME DUPONT.

Tu n'avais qu'à lui montrer toutes les paperasses que nous a envoyées l'huissier... Il en pleut tous les

jours, du papier timbré!... Avec ce que nous avons reçu on pourrait tapisser le cabinet de toilette.

IRMA.

Il a refusé, me disant qu'il en recevait plus que nous.

MADAME DUPONT.

Il fallait les lui montrer de force !... Ça démolit ma combinaison !... Comment ? nous nous laissons saisir exprès pour l'attendrir et pour lui arracher ces 25 billets de mille, et tu ne lui fournis aucune preuve !... Ce n'était pas la peine !

IRMA.

Il ne les a pas, il ne peut pas les donner.

MADAME DUPONT.

Il peut les trouver sur la dot de sa femme ; Dieu merci, il y a encore des usuriers !

IRMA.

Qu'est-ce que cela peut te faire, qu'on vende ce mobilier, il n'est pas payé ?

MADAME DUPONT.

Heureusement !... S'il était payé, je ne le laisserais pas vendre !... Décidément, tu n'as pas la bosse des affaires !.. Si tu étais seule, je crois que tu n'aurais pas beaucoup d'économies.

IRMA.

Mais, maman, puisque tu t'occupes de la question financière, je n'ai pas besoin de me tourmenter.

MADAME DUPONT.

Revenons à la question. Il t'a promis pour dix heures ?

IRMA.

Tais-toi, le voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, DE RIVAREZ, au premier plan à gauche.

RIVAREZ.

Bonjour, madame Dupont.

MADAME DUPONT, très froide.

Bonjour, monsieur de Rivarez!

LE PERROQUET.

Rivarez! Rivarez!

RIVAREZ.

Bonjour, mon coco!

LE PERROQUET.

Rivarez!

IRMA.

Ah! Fiche-nous la paix!

RIVAREZ.

Vous avez bien dormi, madame Dupont?

MADAME DUPONT.

Très bien, monsieur, je vous remercie.

RIVAREZ.

Ah! vous êtes froide ce matin.

IRMA.

Nous n'avons pas de raisons d'être folâtres.

MADAME DUPONT.

Non, la vie n'est pas toujours gaie!

RIVAREZ.

Ne soyez pas tristes comme cela. Vous n'allez pas à un enterrement.

MADAME DUPONT.

Nous n'allons pas non plus à la noce!

IRMA.

Ce n'est pas comme toi. Je comprends que tu sois gai!

RIVAREZ.

Si tu crois que cela m'amuse, d'aller à ma noce?

MADAME DUPONT.

Si cela vous ennuie tant que cela, mariez-vous par procuration!

RIVAREZ.

J'y ai pensé, mais il paraît que ma présence est nécessaire.

IRMA.

Tu vas bien t'amuser, dix jours à Salon!.. Enfin! tu n'y vas pas pour ton plaisir; les affaires avant tout!

RIVAREZ, qui a passé à droite, au premier plan, vers la cheminée.

Que veux-tu? c'est un genre de suicide. Ne sachant plus comment sortir des griffes de mes créanciers, mon pauvre castel de Normandie croulant sous les... hypothèques, j'ai hésité entre le revolver et le mariage, mais comme je suis un plat optimiste quoique ayant lu Schopenhauer... Connais-tu Schopenhauer?

IRMA.

Tu te fiches de moi!... Si tu crois que j'ai le temps d'avaler ces bêtises-là!...

RIVAREZ.

Et vous, madame Dupont?

IRMA.

Quand tu auras fini de te payer nos têtes?

RIVAREZ.

Pourquoi madame Dupont ne connaîtrait-elle pas Schopenhauer?... A son âge?

IRMA.

Non, elle ne le connaît pas, et puis fiche-nous la paix avec ton Schopenhauer.

MADAME DUPONT, à Irma, se levant.

C'est ce qui te trompe, je le connais très bien.

RIVAREZ.

Ah! tu vois!

MADAME DUPONT.

Je le connais de vue.

RIVAREZ, s'esclaffant.

De vue!...

IRMA.

Pourquoi lui réponds-tu?.. Il te fait toujours dire des bêtises!

MADAME DUPONT, se levant et venant au milieu de la scène.

Oui, je me trompe, je confondais avec Béranger.

RIVAREZ.

Bref, j'ai préféré le lien conjugal, c'est moins douloureux.

IRMA.

Ta fiancée ne se doute pas de son bonheur.

RIVAREZ, se levant et s'asseyant sur le canapé.

Elle est très heureuse!.. Pour les hommes, le mariage est une chaîne que nous nous décidons à prendre in extremis, lorsque nous ne pouvons plus faire

autrement... Mademoiselle Barbentane, ma fiancée, s'ennuie à Salon... Elle meurt d'envie de voir Paris!.. De plus, elle va être comtesse, elle pourra jouer à la châtelaine quand nous irons dans nos terres!... Je suis persuadé que toutes ses petites amies envient son sort!

IRMA, se levant et allant au-dessus du canapé.

Comment est-elle, ta demoiselle Barbentane?

RIVAREZ.

Je t'avoue que je ne me la rappelle pas très bien!

MADAME DUPONT.

Vous ne l'avez peut-être jamais vue?

RIVAREZ.

Si, une fois... c'est une petite très mince.

IRMA.

Heureusement que la dot est grosse!

MADAME DUPONT.

Cela compense...

IRMA.

Agréablement!

RIVAREZ, regardant sa montre, se levant.

Je vous demande pardon, mais j'ai rendez-vous à neuf heures et demie, avec mon homme d'affaires.

MADAME DUPONT.

Nous allons vous revoir?

RIVAREZ.

Ce matin même!... Aussitôt que j'aurai touché, je vous apporterai la somme promise. Vous me connaissez, vous savez que je n'ai qu'une parole, je n'ai pas besoin...

Irma va s'asseoir à droite, au-dessus du canapé.

MADAME DUPONT.

De me la donner. Merci, je l'ai déjà! C'est même tout ce que j'ai de vous.

IRMA.

Nous verrons si on peut y compter.

MADAME DUPONT, descendant en pleurant.

Si nous ne touchons pas ces 25,000 francs, nous n'avons plus qu'à nous tuer.

RIVAREZ.

Ah! vous exagérez, vous n'êtes pas sans argent?

IRMA.

La preuve que nous sommes sans le sou, c'est qu'on nous saisit.

MADAME DUPONT.

Je crois que c'en est une, de preuve!

RIVAREZ.

Cependant...

IRMA.

Ce que tu me donnais ne me suffisait pas.

MADAME DUPONT.

Depuis l'Exposition, tout a augmenté!

RIVAREZ.

Vous jetez donc l'argent par les fenêtres?

MADAME DUPONT.

Si on peut dire! nous qui vivions comme des petites bourgeoises!

RIVAREZ.

Je croyais, au contraire, que vous aviez des économies!...

MADAME DUPONT.

Des économies!... Quelles économies?... Où les pren-

drais-je, à moins que je ne vole, « ou que je fasse le Moulin Rouge? »

IRMA.

Oh! maman! sois convenable!

RIVAREZ.

Oui, chaque chose a son temps.

MADAME DUPONT.

Cela me met en colère!... Si nous avions de l'argent, nous ne serions pas assez bêtes pour nous laisser saisir!

Elle pleure.

RIVAREZ.

Calmez-vous, madame Dupont... Dans une heure, vous aurez vos 25,000 francs et vous pourrez arrêter la saisie...

MADAME DUPONT, pleurant.

Je l'espère, car je vous le répète, nous n'aurons plus qu'à nous flanquer à l'eau.

RIVAREZ.

Soyez sans inquiétude; bientôt vous nagerez dans le Pactole!

MADAME DUPONT.

Comment, je nagerai?...

IRMA.

N'essaie pas de comprendre.

RIVAREZ, remontant.

Vous pourriez vous y noyer!... A tout à l'heure.

IRMA.

Tu vas revenir, hein?

MADAME DUPONT, remontant.

Pas de lapin!

RIVAREZ.

Irma ne m'en a jamais fait manger, j'agirai envers elle avec la même courtoisie.

Il sort au fond.

SCÈNE IV

MADAME DUPONT, IRMA.

MADAME DUPONT, allant et venant.

Maintenant, n'oublions pas la saisie. Laisse-moi faire, tu n'es pas au courant, c'est la première fois que cela t'arrive, moi, j'ai l'habitude, j'ai été saisie six fois !

IRMA, toujours assise.

Six fois !

MADAME DUPONT.

Oui, ma fille, six fois j'ai vu arriver l'huissier, assisté de ses deux recors...

IRMA, se levant.

Tu peux dire que tu le détiens, le record de la saisie !...

MADAME DUPONT.

Bravo !... Tu pourras le placer au Vélodrame. (Apercevant les deux tableaux dans un coin.) Comment, Marie n'a pas encore descendu tes deux tableaux chez la concierge ?

IRMA.

Ah ! mon Corot et mon Meissonnier ! Heureusement que tu les as vus !...

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIE, du fond.

MARIE.

Madame, voilà l'hussier!

IRMA, se levant.

Déja!

MADAME DUPONT, emportant les tableaux.

Sauvons la galerie!...

IRMA.

Fais attention, tu vas les crever!

MADAME DUPONT.

Donne-moi coco!

MARIE.

Vous avez bien marché!... Restez, c'est une blague.

MADAME DUPONT.

Hein!... Il n'est pas là?

MARIE.

Mais non, c'était pour rigoler!

MADAME DUPONT.

Imbécile!... Tu as failli me faire casser le Corot.

MARIE, chantant.

Encore un Corot d'cassé, v'là l'vitrier qui passe!

IRMA.

Oh! assez! faites-nous grâce de vos à peu près.

MARIE.

Ce n'est pas moi qui l'ai fait, c'est madame Dupont.

IRMA.

Elle, je lui pardonne, c'est inconscient.

MADAME DUPONT.

Hein! Qu'en sais-tu?

IRMA, s'asseyant sur le canapé.

C'est pour nous faire cette plaisanterie ridicule que vous êtes entrée?

MARIE.

Non, madame; mais je vais probablement être forcée de vous quitter; j'aime mieux vous prévenir à l'avance, pour que vous cherchiez quelqu'un.

IRMA.

Vous ne vous plaisez plus ici?

MARIE.

Si, madame, mais j'ai l'intention de m'établir

MADAME DUPONT.

Marchande à la toilette?

MARIE.

Ah! non! c'est perdu, ce métier-là!

IRMA.

Alors?

MARIE.

Je vais prendre un grand appartement et je louerai des chambres meublées.

MADAME DUPONT.

Au mois?

MARIE.

Ah! Non! à l'heure, ça rapporte davantage.

IRMA.

En attendant, descendez ces deux tableaux chez la concierge et n'oubliez pas Jacquot.

MARIE.

Je les descends de suite.

Elle sort fond, en emportant la cage et les deux tableaux.

IRMA.

Maman en ferait une maladie, si on le saisissait.

MADAME DUPONT.

Maintenant, l'huissier peut venir, ce qui reste ne vaut pas cher.

Elle s'assied sur le canapé.

IRMA.

Oh! oui, il peut vendre tout, cela n'a pas d'importance: j'en ai assez de ce mobilier!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE, puis LOUPY.

MARIE.

Madame?...

IRMA.

Qu'y a-t-il?

MARIE.

C'est un jeune homme qui demande madame Dupont!

MADAME DUPONT.

Un jeune homme?...

IRMA.

Il n'a pas donné sa carte?

MARIE.

Non. Il m'a dit qu'il s'appelle Loupy.

MADAME DUPONT.

Alfred!

IRMA.

Il est donc revenu de Cochinchine?

MADAME DUPONT.

Puisqu'il est là!

IRMA, remontant.

Ce cher Alfred!... Faites entrer!

MARIE.

Bien, madame.

Elle sort au fond.

IRMA.

Cela me fait plaisir de le revoir.

MADAME DUPONT.

Voilà déjà trois ans qu'il est parti de Paris.

LOUPY, en soldat d'infanterie de marine.

Bonjour, madame Dupont.

Il l'embrasse.

MADAME DUPONT.

Bonjour, mon petit Alfred.

LOUPY.

Bonjour, Irma.

IRMA.

Eh bien, tu ne m'embrasses pas?

LOUPY.

Avec plaisir, mais je n'osais plus.

Il l'embrasse.

IRMA.

Pourquoi donc?

LOUPY.

Il y a si longtemps que nous nous sommes vus, j'a-

vais peur de te gêner; maintenant que tu es lancée, tu pourrais être fière.

IRMA.

Avec toi, ce serait le comble!

MADAME DUPONT.

Deux amis d'enfance! manquerait plus que ça! Ah! que je suis heureuse de te voir!... Et la santé, toujours bonne?

LOUPY, l'amenant au canapé.

Toujours!

IRMA.

Tu ne t'es pas trop ennuyé en Cochinchine?

LOUPY.

Non, mais il était temps que ça finisse!... Trois ans de colonies, c'est long, et puis j'en ai assez, du métier militaire... Quel sale turbin!

MADAME DUPONT.

Tu n'es plus le même avec tes moustaches... Oh! c'est curieux!... Irma!...

IRMA.

Quoi donc?

MADAME DUPONT.

Regarde-le bien.

IRMA.

Oui, c'est extraordinaire!... Quand il est entré, cela m'a saisie!...

MADAME DUPONT.

Tu devais l'être ce matin, décidément...

LOUPY.

Eh bien, qu'est-ce qui vous prend?

MADAME DUPONT.

N'est-ce pas que c'est frappant?

IRMA.

Avec les moustaches un peu plus relevées, ce serait tout à fait lui !

LOUPY, à part.

Elles sont marteau ! (Haut.) Qu'avez-vous donc ?

IRMA.

Tu ressembles étonnamment à un monsieur que nous connaissons.

LOUPY.

Ah ! il ne s'embête pas !

MADAME DUPONT.

C'est insensé !... Vous vous ressemblez comme deux bâtons de sergent de ville !

IRMA.

Si tu étais coiffé et habillé comme lui, je m'y tromperais !...

MADAME DUPONT.

C'est incroyable !

LOUPY.

Dites donc, ce n'est pas un créancier ?

IRMA.

Non, au contraire.

LOUPY.

J'aime mieux cela, vous auriez pu vous tromper et me flanquer à la porte !

MADAME DUPONT.

Sois tranquille, tu seras toujours bien reçu chez nous. je t'ai vu si petit. je te considère un peu comme mon fils.

LOUPY, se levant et passant au premier plan.

Merci, madame Dupont. J'avais peur de vous trou-

ver dans la débine, mais je vois avec plaisir que vous êtes très calés !... C'est bath, ici !...

IRMA.

Tu n'es pas difficile.

LOUPY.

Enfin, vous êtes contentes ?...

MADAME DUPONT.

Très contentes. On nous saisit ce matin.

LOUPY.

Comment !... On vous saisit ?... L'huissier ?...

MADAME DUPONT.

C'est généralement lui qui s'occupe de ces choses-là !

IRMA.

Oui, l'huissier, mais cela n'a aucune importance, c'est une petite combinaison de maman !

LOUPY.

Drôle de combinaison !

MADAME DUPONT.

Combinaison machiavélique, comme dit Irma.

IRMA, au-dessus du canapé.

Mackia, maman !

MADAME DUPONT.

Machia ou mackia, ça n'a pas d'importance. Que veux-tu, la lutte pour la vie devient chaque jour plus dure. Ah ! mon pauvre Alfred, heureusement que je suis là ! (Montrant Irma.) Je me demande ce qu'elle deviendrait !... Je peux le dire sans fatuité, sans moi, cette pauvre Irma n'aurait jamais eu de position !

LOUPY.

Pourquoi vous laissez-vous saisir ?

MADAME DUPONT.

Pour payer nos dettes!

LOUPY.

Alors, ça ne va pas? c'est la dèche?

MADAME DUPONT.

La dèche! Nous pourrions vivre de nos rentes!

LOUPY.

Et vous vous laissez saisir, je ne comprends plus!

MADAME DUPONT.

Assieds-toi, je vais t'expliquer!... Les fournisseurs ont voulu nous rouler, c'est moi qui les roule!... Nous avons pris à crédit tout ce que nous avons pu, sans discuter les prix, qui étaient salés, je t'assure!.. A chaque échéance, avec l'argent que l'ami d'Irma nous donnait pour y faire face, nous achetions des villes de Paris!... Nous avons fait renouveler les billets, nous avons oublié de les payer, nous avons attendu patiemment les protêts, nous allons être saisies, mais nous avons des rentes. Nous faisons, comme les gros capitalistes, faillite les mains pleines!... Encore deux opérations semblables et nous pourrons nous retirer à la campagne!...

LOUPY.

Oui, mais les créanciers recommenceront à poursuivre Irma!...

MADAME DUPONT.

Naïf enfant!... Tu arrives bien de Cochinchine. Notre futur appartement est à mon nom, nous y avons transporté tout ce qui avait de la valeur ici, et comme c'est le nouvel ami d'Irma qui le meuble, à ses frais, bien entendu, nous ne perdons rien, en abandonnant ce mobilier qui ne plaisait plus à ma

fille et qui, du reste, n'est plus digne de sa haute situation !... Pense donc, la noblesse et le clergé !

Se levant.

LOUPY.

Les deux !... Peste !...

IRMA, vient au deuxième plan, au guéridon.

Maman s'explique mal : mon nouvel ami, le duc de Farandole a son frère cadet qui est cardinal !

LOUPY.

Tu ne les prends pas au biberon ?

MADAME DUPONT.

Le duc est très bien, il n'est pas de la première jeunesse...

IRMA.

Je t'écoute, il était chambellan de Louis-Philippe !

MADAME DUPONT.

Mais il est très bien conservé, il est encore très vert !...

IRMA.

On dirait que tu parles d'un cornichon !

LOUPY.

Heureusement que le cardinal ne connaît pas les liaisons de son frère !...

IRMA.

Pourquoi donc ?

LOUPY.

Dame... il en rougirait !... Enfin, tu as brillamment réussi.

MADAME DUPONT.

Grâce à moi !

IRMA.

C'est vrai. Grâce à maman!.. Pendant que j'y pense, tu sais que j'ai changé de nom...

LOUPY.

Ah! Pourquoi ça ?

IRMA.

Maman trouvait que c'était trop popote !

MADAME DUPONT.

Irma Dupont, cela sentait trop la bourgeoisie !

LOUPY.

En effet, pour la noblesse et le clergé!...

MADAME DUPONT.

Depuis que nous sommes en République il faut des titres de noblesse pour arriver... Alors j'ai ajouté la particule.

LOUPY.

Irma de Dupont, c'est chouette !

IRMA.

Non, ce serait trop commun... Irma de Flavigny.

LOUPY.

Comtesse !...

MADAME DUPONT.

Grâce à ce nom ronflant, elle a une situation superbe !... Tous les journaux parlent d'elle !... Jamais ils n'auraient cité Irma Dupont, jamais elle n'aurait été la belle-sœur d'un cardinal !

LOUPY.

Et où a-t-elle dégoté ce noble pigeon, le duc de Farandole ?

IRMA.

Au bois, où j'allais tous les matins sur ma bécane.

MADAME DUPONT.

Encore une idée de moi !... Irma est un peu paresseuse, elle voulait rester à la maison, mais je lui ai fait comprendre que la fortune ne venait jamais en dormant. Si tu la voyais quand elle pédale, légèrement penchée sur son guidon, elle est jolie comme un amour ! La jambe était un peu grèle, un peu fluette, mais avec trente francs, chez Milon, nous avons eu une paire de mollets superbes !!

IRMA, se levant.

Oh ! maman !

LOUPY, se levant.

Tu mets des mollets en coton. . Dis donc, le 14 juillet, tu pourras y piquer des petits drapeaux...

IRMA.

Avais-tu besoin de raconter ça ?

MADAME DUPONT.

A Alfred, ça n'a pas d'importance, il est du bâtiment ! Enfin, le vieux duc, *très allumé* a déclaré sa flamme et maintenant il nous appartient corps et bourse !... Il était temps, car l'ami d'Irma, le comte de Rivarez, nous lâche pour se marier.

LOUPY.

Je suis très content de cette brillante réussite et je t'en félicite !

IRMA, venant au milieu.

Je te remercie... Tu déjeunes avec nous ?

LOUPY.

Avec plaisir, mais j'ai une course à faire, un copain du régiment qui m'a prié d'aller chez sa mère.

MADAME DUPONT, se levant.

Eh bien, va faire ta course et reviens me prendre ; nous irons au restaurant.

LOUPY.

Entendu !

IRMA.

Ne sois pas trop longtemps...

LOUPY.

Non, à bientôt!

Il sort au fond.

SCÈNE VII

MADAME DUPONT, IRMA.

MADAME DUPONT.

Ce cher Alfred... Cela m'a fait plaisir de le revoir... Ce qu'il a changé depuis trois ans!... Est-il gentil avec sa moustache !

IRMA.

Oui, il est très bien... Malheureusement, il me rappelle trop ce mufle de Rivarez.

MADAME DUPONT.

Cette ressemblance est vraiment extraordinaire !

IRMA.

C'est son véritable Sosie!

MADAME DUPONT.

Hein!... qu'est-ce que c'est que ça ?

IRMA.

Oh! maman! Sosie veut dire ressemblance parfaite!

MADAME DUPONT.

Ah !... Ce que c'est que d'avoir été à l'école! De

mon temps, on ne nous apprenait rien de tout ça !... Sosie !... C'est la première fois que j'entends ce mot-là !... Tu vois, on s'instruit tous les jours !

Elle va s'asseoir sur le canapé.

IRMA.

De Rivarez ne revient pas vite !

MADAME DUPONT.

Il n'y a pas de temps de perdu !...

IRMA, s'asseyant sur le pouf.

Tu espères toucher ces 25.000 francs ?

MADAME DUPONT.

Certainement... Puisqu'il épouse la fille d'un riche marchand d'huile, il peut bien nous graisser la patte... comme on dit dans le monde !...

IRMA.

Je ne partage pas ta confiance ! Enfin ! Attendons.

MADAME DUPONT.

Et puis, il me connaît !... Quoique née à La Villette, j'ai du sang corse dans les veines, il le sait, il redouterait ma vendetta.

IRMA.

Oh ! ce n'est pas cela qui le gêne !...

MADAME DUPONT.

Heureusement que nous avons trouvé l'autre !... Ce cher duc ne te quittera pas de si tôt, il est absolument fou de toi et j'espère qu'avant peu, il casquera la forte somme.

IRMA, se levant.

Qu'en dis-tu ?... Tous les hommes sont des égoïstes !

Elle va à la cheminée à droite.

MADAME DUPONT.

Fais une exception pour le duc! Tu seras très heureuse avec lui. Il t'a meublé ton appartement du parc Monceau. C'est une pure merveille! Ah! au moins, il ne marchande pas!...

IRMA.

Oui, il est très gentil, mais il est un peu mûr!.. 65 ans!...

MADAME DUPONT.

Plains-toi donc, tu te reposeras!

IRMA.

Tu es bonne, maman, mais je ne suis pas fatiguée!

MADAME DUPONT.

Cela ne fait rien, repose-toi tout de même!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE, puis RIVAREZ.

MARIE.

Voilà de Rivarez qui revient; il parle à un vieux monsieur qui l'attend dans une voiture.

IRMA.

Son oncle sans doute, le marquis d'Altières.

MADAME DUPONT, se levant.

Enfin, nous allons savoir.

IRMA.

Je l'entends, laissez-nous.

MARIE.

Bien, madame.

RIVAREZ.

Je suis désolé...

MADAME DUPONT, remontant au fond.

Vous n'avez rien ?

IRMA.

J'en étais sûre !

RIVAREZ.

Je n'aurai les 50,000 francs que le lendemain de mon mariage !

IRMA, à madame Dupont.

Qu'est-ce que je t'avais dit ?

MADAME DUPONT.

En effet, c'est un formidable lapin !...

RIVAREZ.

Pas du tout, je vous les enverrai immédiatement.

IRMA.

Oui, oui, je la connais !...

RIVAREZ.

Je vous donne ma parole d'honneur !

MADAME DUPONT.

Gardez-la !... Vous la donnez trop souvent.

IRMA.

On voit que cela ne vous coûte pas cher !

RIVAREZ.

Je suis plus ennuyé que vous, moi qui dois partir pour l'Italie le lendemain de mon mariage.

On sonne.

MADAME DUPONT.

Je vais voir qui est là.

Elle sort au fond, au milieu.

RIVAREZ.

Ecoute, Irma : je t'assure que si je les avais, je te les donnerais avec plaisir.

IRMA.

Laissez-moi : votre conduite est ignoble!... Mais je vous préviens que je me vengerai... Vous êtes un goujat!...

RIVAREZ.

Irma!...

IRMA.

Je vais me gêner pour vous dire ce que je pense!

RIVAREZ.

Tu as tort de me parler ainsi...

IRMA.

Vraiment!... Voulez-vous savoir la vérité? Eh bien, je me moque de vous et de votre argent! J'ai trouvé quelqu'un qui m'en donne beaucoup plus que vous ne m'en donniez, qui me plaît plus que vous et que j'aime, lui!

MADAME DUPONT, rentrant brusquement.

Ah! mon Dieu! le voilà!

IRMA.

Qui donc?

MADAME DUPONT.

Lui!... tu sais bien, le Cardinal!...

IRMA.

Le Cardinal!...

MADAME DUPONT.

Non... son frère. (A Rivarez.) Cachez-vous... il est jaloux!...

RIVAREZ, remontant au fond.

Je n'ai pas besoin de me cacher... je serai au contraire très heureux de faire sa connaissance!...

MADAME DUPONT.

Il nous lâcherait s'il vous voyait ; je vous le répète, il est très jaloux !... il vous connaît, je lui ai juré que vous ne veniez plus ici.

RIVAREZ.

Ah! tu attèles à deux !

IRMA.

Oui, mon cher, à la Daumont : l'un après l'autre !

MADAME DUPONT.

C'était par prudence!... Deux tiens valent mieux qu'un tu l'auras!

RIVAREZ.

Je vais sortir, tout simplement Je n'ai pas l'habitude de me cacher dans les placards !... même dans les vaudevilles, c'est démodé, vieux jeu! Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il va pour sortir.

MADAME DUPONT, le retenant.

Il va vous rencontrer, ne nous perdez pas, c'est la position d'Irma... un avenir superbe que vous assurez en vous dérobant... Puisque vous nous quittez... vous ne pouvez nous refuser cela... (ouvrant l'armoire-lavabo.) Tenez, là, dans le lavabo, vous serez très bien .. Soyez bon, cinq minutes seulement, le temps de lui dire qu'Irma a la migraine.

RIVAREZ.

C'est stupide!... Irma peut bien le recevoir au salon... j'attendrai ici.

MADAME DUPONT.

Il regarde partout, il est si jaloux!... dans l'armoire, il ne se doutera pas...

RIVAREZ.

Vous voulez que je prenne une douche tout habillé!

MADAME DUPONT.

Vite! vite! le voilà! (Elle le pousse.) Cinq minutes, pas plus!...

RIVAREZ.

Pas plus. Au bout de cinq minutes, je vous préviens que je sors!

MADAME DUPONT.

Faites attention! votre toupet va tomber.

RIVAREZ.

C'est vrai, il ne tient plus; je vais mettre mon chapeau pour ne pas le perdre.

MADAME DUPONT.

Vous pouvez vous asseoir.

Elle le pousse et tire le verrou.

RIVAREZ.

Oui, oui, merci!

MADAME DUPONT, descendant à gauche.

Comme ça c'est gagné! tu sortiras quand je voudrai!

IRMA.

Qu'as-tu donc?

MADAME DUPONT, l'entraînant à l'avant-scène.

Pas si haut! Je ne veux pas qu'il entende!

IRMA.

Pourquoi l'enfermes-tu; il n'y a personne?

MADAME DUPONT.

Si... l'huissier !...

IRMA.

L'huissier !... Bravo, maman, tu es très forte !

MADAME DUPONT.

J'ai envie de le laisser, on le vendra aux enchères, avec l'armoire !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARIE, MAITRE BOUROTTE, CÉLESTIN.

MARIE, à part, au fond.

Tiens !... de Rivarez est parti, je ne l'ai pas vu sortir... (Haut.) Est-ce que ces messieurs peuvent entrer ?

IRMA.

Certainement !... Entrez, messieurs !

MAITRE BOUROTTE, à Marie.

C'est entendu, vous serez gardienne des scellés.

MARIE.

Bien, monsieur !

CÉLESTIN, un petit bossu.

Des cocottes !... On va rigoler !...

IRMA.

Un bossu ! Du bonheur !

MADAME DUPONT.

Irma !

IRMA.

Oh ! pardon, monsieur !...

CÉLESTIN.

Mais, de rien, madame. (Montrant sa bosse.) Vous pouvez toucher, c'est gratis pour les jolies femmes, moitié prix pour les enfants et les militaires !...

IRMA.

Vous êtes gai !

CÉLESTIN.

Très gai, comme tous les bossus de la Beauce.

MADAME DUPONT.

De la bosse ! Je ne comprends pas !

CÉLESTIN.

Je suis un bossu de la Beauce ! Je suis de Chartres.

IRMA.

Il est très drôle !

MADAME DUPONT.

Tu as de la chance de trouver ça drôle ! Je n'ai pas compris !

MAITRE BOUROTTE, parlant très fort.

Je vous demande pardon, mesdames...

MADAME DUPONT et IRMA.

Chut !... Pas si fort...

MADAME DUPONT.

Il a avalé un trombone ?...

CÉLESTIN.

Il n'entend pas, il est sourd comme un pot. (A l'oreille de son patron.) Vous parlez trop fort !

BOUROTTE.

Vraiment ? Je ne m'entends pas !

CÉLESTIN.

Tiens! Parbleu! Gros malin!

BOUROTTE.

Je vais...

MADAME DUPONT, IRMA.

Chut, donc!

BOUROTTE.

Il y a quelqu'un de malade?

MADAME DUPONT.

Oui, vieux bavard!

CÉLESTIN.

Oh! vous pouvez tout lui dire, il ne vous répondra pas!

IRMA.

Il est sourd à ce point-là?...

CÉLESTIN.

Oh! Madame, voulez-vous me permettre de faire une petite expérience?

IRMA.

Si vous voulez!

CÉLESTIN, il montre la toilette comme pour demander s'il peut s'y asseoir; puis il y va.

Dites donc, patron, vous êtes toujours cocu?

BOUROTTE.

Oui, mettez-vous là, Célestin, et écrivez.

CÉLESTIN, s'asseyant.

Vous voyez!

MADAME DUPONT.

Il est rigolo, Lagardère!

CÉLESTIN.

Regardez-le, il s'aperçoit que nous le blaguons. Son regard me foudroie !

IRMA.

Cela ne se voit pas.

MADAME DUPONT.

Non, le Mont-Blanc y est toujours !

BOUROTTE.

Nous y sommes ?

CÉLESTIN.

Je t'attends, huissier de mon cœur.

IRMA.

Vous ne devez pas vous embêter, à l'étude ?

CÉLESTIN.

Quand il est là, jamais !

MADAME DUPONT.

Nous vous laissons travailler, ne parlez pas trop fort et expédiez cela vivement.

CÉLESTIN.

Soyez tranquille, ce ne sera pas long, je vais le remuer !...

MADAME DUPONT.

Viens, Irma ! (Faisant une gracieuse révérence à Bourotte.) Mon Dieu, que vous avez une sale tête !...

BOUROTTE, aimable.

Mesdames, je suis bien le vôtre !

IRMA.

Oh ! maman, s'il entendait !...

MADAME DUPONT.

Puisqu'il est sourd!... (Souriant.) Adieu, vieux hibou!

Sort au fond au milieu.

BOUROTTE.

Mesdames...

SCÈNE X

MAITRE BOUROTTE, CÉLESTIN, RIVAREZ, dans l'armoire.

BOUROTTE.

Elles sont charmantes, ces dames!

CÉLESTIN.

Elles trouvent que vous avez une sale tête!

BOUROTTE.

Moi aussi, je les trouve très aimables!... Ecrivez!...

Il lui dicte bas.

RIVAREZ, la tête au-dessus de l'armoire.

Heureusement qu'il y a une ouverture pour la douche, je suis debout sur le petit cheval... je m'enrhume, là-dedans.

Il éternue bruyamment et disparaît.

CÉLESTIN.

A vos souhaits!

BOUROTTE.

Hein?

CÉLESTIN, à l'oreille de Bourotte et se levant.

Dieu vous bénisse!

BOUROTTE.

Je vous remercie; mais pourquoi me dites-vous cela?

CÉLESTIN, s'asseyant.

Zut! Il ne s'entend même plus éternuer!... Qu'il vous fasse le nez comme j'ai la bosse!

BOUROTTE.

Vous parlez sans articuler, je ne comprends jamais ce que vous dites.

CÉLESTIN.

Heureusement!

BOUROTTE.

C'est tout pour ici; il ne reste plus que la chambre. C'est par là, sans doute?

Il sort au premier plan à gauche. Célestin se vaporise.

RIVAREZ, reparaissant.

Tiens!... mon successeur! Mais il est bossu!... Oh!... Il a donc une bosse en or?... Je vais sortir doucement, il ne m'entendra pas... Hein! Je suis enfermé! Je ne peux pas lui dire de m'ouvrir. Et mon oncle qui m'attend en bas dans sa voiture. Enfin!... patientons encore deux minutes!...

Il disparaît.

CÉLESTIN.

Je n'ai rien oublié...

BOUROTTE, rentrant au premier plan à gauche.

Venez, nous allons faire l'inventaire de la chambre, ensuite nous apposerons les scellés ici.

CÉLESTIN.

Ah! elle avait raison, la vieille, vous avez une sale poire!

BOUROTTE.

Evidemment, nous finirons avant le déjeuner.

CÉLESTIN.

Tu es un ange!

Il sort derrière maître Bourotte en lui envoyant des baisers. — Premier plan à gauche.

SCÈNE XI

MADAME DUPONT, IRMA, LOUPY, du fond.

MADAME DUPONT.

Ils ne sont plus là !

IRMA.

Ils doivent être dans la chambre.

LOUPY.

Alors, il est enfermé là-dedans ?

IRMA.

C'est maman qui l'a coffré.

LOUPY, passe au deuxième plan.

Ah!... Elle est bonne... Je voudrais le voir, puisqu'il me ressemble tant que ça !

MADAME DUPONT.

Tu le verras quand il sortira.

LOUPY.

Ce qu'il doit se raser !... A sa place je ferais sauter la porte, ce ne serait pas long !

IRMA.

Impossible ! Elle est en chêne avec un verrou extérieur très solide.

Rivarez frappe sur la porte.

LOUPY.

Entrez !

MADAME DUPONT.

Veux-tu te taire ?..

IRMA, à Loupy.

Va nous attendre au café qui est en face !

LOUPY.

Bon !

Il sort au fond.

MADAME DUPONT.

Pourquoi le renvoies-tu ?

IRMA.

Je ne veux pas qu'il reste ici, cela pourrait déranger mon plan... Je viens d'avoir une idée géniale !.. Je te raconterai cela en déjeunant.

MADAME DUPONT.

Pourquoi pas maintenant ?

IRMA.

Non, ce serait trop long. Ce qu'il doit être furieux !.. Oh ! je suis heureuse !... Je lui en ménage une autre meilleure encore !

MADAME DUPONT.

Oh ! raconte-moi cela !

IRMA.

Non, tout à l'heure ! Ah ! je t'assure que cette fois, nous serons bien vengées !..

Bruit dans l'armoire.

MADAME DUPONT, se retournant et remontant vers l'armoire.

Il essaie d'enfoncer la porte ; heureusement qu'elle est solide !..

IRMA.

Et que lui ne l'est guère ! (Bruit de la douche.) Qu'est-ce qu'il fait ?... Il prend une douche ?...

MADAME DUPONT.

Il est dans l'obscurité, il a tiré sur la chaîne par mégarde ! Oh ! l'animal !

Elles sortent au fond.

SCÈNE XII

DE RIVAREZ, BOUROTTE et CÉLESTIN.

RIVAREZ, au-dessus de l'armoire.

Me voilà bien ! je suis tout mouillé !.. Tiens, plus personne ! J'espère qu'on ne m'a pas oublié.

CÉLESTIN, sortant de la chambre au premier plan, une bougie à la main.

C'est la première fois que je viens chez une cocotte huppée !... Ce que ça sent bon, là-dedans !... Quand j'aurai gagné le gros lot, j'en entretiendrai une... pendant une demi-heure !...

RIVAREZ.

Comment ! Ils sont deux !...

BOUROTTE.

Dépêchons-nous !

CÉLESTIN.

Oui, patine-toi un peu. Ce qu'il est lambin, ce vieux-là !..

BOUROTTE.

Qu'est-ce que vous dites ?

CÉLESTIN.

Attends... je vais articuler.

A l'oreille, il fait un mouvement exagéré des lèvres comme s'il articulait, mais sans faire sortir de son.

BOUROTTE.

Vous n'avez pas besoin de parler si fort. J'entends bien !

CÉLESTIN.

Il n'y a que la foi qui sauve !.. Je n'ai rien dit !...

BOUROTTE.

Ici, nous n'avons que ces deux meubles.

CÉLESTIN.

Oui. Dépêche-toi !

Ils posent les scellés sur l'armoire-lavabo.

RIVAREZ.

Qu'est-ce qu'ils font donc ?... Je leur dirais bien de m'ouvrir ; mais décidément, je serais trop ridicule ! Pourquoi restent-ils là ?... Si je pouvais voir !.. (Comme il baisse la tête, son chapeau et son toupet tombent sur l'huissier.) Oh !..

Il disparaît.

BOUROTTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CÉLESTIN.

Tiens, il pleut des chapeaux !

BOUROTTE.

D'où vient-il?

CÉLESTIN.

Ma foi, je me le demande !

BOUROTTE.

C'est un peu fort... par où est-il passé ? La fenêtre est fermée... la porte aussi, on n'a pas pu le jeter.

CÉLESTIN.

C'est un chapeau qui nous vient du ciel !

BOUROTTE, ramassant le chapeau.

Ou de l'enfer!.. Ah! mon Dieu !..

CÉLESTIN.

Quoi donc?

BOUROTTE.

Regardez... des cheveux!..

CÉLESTIN.

Ah ! elle est bonne, c'est une moumoute !

BOUROTTE.

Une moumoute ?

CÉLESTIN.

Oui, un toupet !

BOUROTTE.

Un toupet ! nous sommes peut-être dans une maison hantée ?..

CÉLESTIN.

Ils n'ont pas de chapeaux, les esprits !... Voilà le trac qui le prend !..

BOUROTTE.

Dépêchons-nous, je ne suis pas à mon aise ici ; il me semble que j'entends des craquements !

CÉLESTIN.

Dans ton cerveau, coco fêlé !.. C'est malheureux, d'être poltron à ce point-là !..

BOUROTTE.

Il n'y a plus que l'autre meuble ; terminons vivement, et filons !

Il va poser les scellés sur l'armoire normande.

CÉLESTIN.

Je veux bien. (Il met la bougie sur le pied de la cage.)

Je vais chercher votre chapeau et votre parapluie, pendant que vous finissez.

Il sort en emportant le chapeau et le toupet.

BOUROTTE.

Oui, allez vite, il me tarde d'être dehors.

Il prend la bougie et met les scellés à droite.

RIVAREZ.

Tant pis, je vais leur dire de m'ouvrir... Tiens !... le bossu est parti. Qu'est-ce qu'il fait donc, celui-là ? il met des scellés !.. C'est l'huissier !.. Alors j'y suis aussi, sous les scellés !.. Ah ! elle est mauvaise, celle-là !... Monsieur !... monsieur !... Il est donc sourd ? (Criant et frappant.) Monsieur ?

BOUROTTE, il tourne le dos à Rivarez.

Qu'est-ce que c'est que ça ?.. Il me semble que j'ai entendu quelque chose !...

RIVAREZ.

Hé là-bas !.. monsieur !..

Il frappe.

BOUROTTE.

J'entends des craquements, des appels plaintifs ; je n'ose plus bouger. Mon Dieu, protégez-moi !...

Il tombe à genoux, sa bougie à la main.

RIVAREZ.

Comment, il fait sa prière !.. Hé, monsieur !.. Il ne se retournera pas, l'animal. S'il est sourd, il n'est peut-être pas aveugle... monsieur !.. (Criant.) Monsieur !...

BOUROTTE.

Je n'entends plus rien, filons ! (Il va pour sortir et aperçoit Rivarez.) Ah !.. au secours !.. A l'assassin !...

Il passe à gauche.

RIVAREZ.

Il est fou !

CÉLESTIN, rentrant.

Eh! bien, qu'est-ce qu'il vous prend?..

BOUROTTE.

Là!.. sur l'armoire!

CÉLESTIN.

Quoi?

RIVAREZ.

Délivrez-moi!..

CÉLESTIN, posant son chapeau et son parapluie.

Tiens! le décapité parlant!.. D'où sortez-vous?

RIVAREZ.

Je voudrais sortir!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME DUPONT, IRMA.

MADAME DUPONT, du fond, à Rivarez.

C'est vous qui faites ce potin-là!.. Vous allez nous faire donner congé.

RIVAREZ.

J'en ai assez d'être là-dedans!

CÉLESTIN.

Quelle belle tête!... Il lui manque un peu de persil dans les narines!

IRMA.

Il lui en manque aussi sur la tête!..

RIVAREZ, à Célestin.

Dites donc, je vais vous tirer les oreilles!

CÉLESTIN.

Attendez!.. Je vais vous les porter à domicile!..

RIVAREZ.

Allons, Irma, ouvrez-moi!

CÉLESTIN.

Vous devriez aller chercher des balles.

IRMA.

Des balles?

CÉLESTIN.

Le jeu de massacre serait complet.

RIVAREZ.

Méchant bossu, tu vas me payer ça... si vous n'ouvrez pas, je défonce la porte!

CÉLESTIN.

Hé! pas de blagues!

MADAME DUPONT.

N'ayez pas peur, j'ai confiance dans la solidité de la porte et dans les biceps de monsieur!

IRMA.

Oh! maman, ne parle donc pas des absents.

CÉLESTIN.

S'il en a autant que de cheveux!

MADAME DUPONT.

Vous savez, nous gardons votre toupet!

IRMA.

Nous l'enverrons à votre fiancée, pour mettre dans la corbeille.

BOUROTTE.

Nous n'avons plus rien à faire, partons!

CÉLESTIN.

Je vais dire au patron de le délivrer.

IRMA.

Ne faites pas cela, il casserait tout!...

MADAME DUPONT.

Il est fou furieux!..

RIVAREZ.

Hein!!

CÉLESTIN.

Alors, laissez-le dans son cabanon et donnez-lui des douches. Au revoir, mesdames!...

Il sort avec Bourotte.

SCÈNE XIV

MADAME DUPONT, IRMA, RIVAREZ.

RIVAREZ.

Cette plaisanterie a duré trop longtemps!

IRMA.

Vous trouvez?

RIVAREZ.

Enfin, vous n'avez pas l'intention de me laisser là?

IRMA.

Cela ne nous regarde plus, vous êtes sous scellés.

MADAME DUPONT.

Oui, l'huissier et son clerc viennent de partir!... Attendez patiemment la vente!

IRMA.

Vous achèterez l'armoire ; comme cela, vous pourrez sortir.

MADAME DUPONT.

Vous serez bien placé pour pousser l'enchère!

RIVAREZ.

Mais je vais rater mon train!...

IRMA.

Je regrette que votre fiancée ne puisse vous voir!... (Elle passe à gauche.) Viens, maman, allons retrouver Alfred.

MADAME DUPONT.

Au revoir, mon mignon.

IRMA.

Mes amitiés à madame votre belle-mère!...

MADAME DUPONT.

Vous nous écrirez! Adieu, bébé!... bonne nuit!...

Elles sortent au premier plan à gauche.

SCENE XV

RIVAREZ, puis MARIE et D'ALTIÈRES.

RIVAREZ.

Bonne nuit!... Il est à peine onze heures du matin!... Oh! je ne vais pas rester là-dedans! (Il essaie d'enfoncer la porte.) Pas moyen de l'enfoncer!...

MARIE.

Je vous assure que M. de Rivarez n'est plus ici!

RIVAREZ.

Mon oncle!... Enfin!... (Appelant.) Mon oncle?...

D'ALTIÈRES.

Voilà!... Tiens! où es-tu?

RIVAREZ.

Ici, dans l'armoire-lavabo.

D'ALTIÈRES.

Qu'est-ce que tu fais là ?

RIVAREZ.

Si je vous disais que je me promène, vous ne me croiriez pas!

D'ALTIÈRES, assis à droite.

Non, en effet!

RIVAREZ.

Je suis enfermé!

D'ALTIÈRES.

On t'a mis au cachot... comme un collégien!...

RIVAREZ.

Je suis sous les scellés!

D'ALTIÈRES.

C'est ma foi vrai!

RIVAREZ.

Ouvrez! Je sens que je vais devenir enragé!

D'ALTIÈRES.

Je ne te cacherai pas un seul instant que je te trouve grotesque!

RIVAREZ.

Moi aussi, mon oncle!

D'ALTIÈRES, allant ouvrir.

Se laisser enfermer à ton âge! Attends, je vais te délivrer...

MARIE, se mettant devant l'armoire.

Au nom de la loi, je vous défends d'ouvrir!

D'ALTIÈRES.

Au nom de la loi?...

MARIE.

Monsieur est sous les scellés et j'en suis la gardienne!

D'ALTIÈRES, la repoussant, la fait passer.

Tu m'ennuies avec ta loi! Est-ce que je la connais?..

MARIE.

Je vais vous l'apprendre!... Puisque c'est ainsi, je vous enferme tous deux dans l'appartement et je vais chercher la police!...

Elle sort au fond.

SCÈNE XVI

RIVAREZ, D'ALTIÈRES.

D'ALTIÈRES.

Elle va nous enfermer ici!...

RIVAREZ.

Délivrez-moi, mon oncle, je le suis doublement, enfermé!

D'ALTIÈRES.

Je ne sais si je dois, elle a raison, bris de scellés' c'est grave!

RIVAREZ.

J'en accepte la responsabilité; vous n'avez qu'à tirer le verrou!

D'ALTIÈRES.

En somme, cela ne m'engage à rien, c'est toi qui briseras les scellés en ouvrant la porte.

Il tire le verrou.

RIVAREZ, sortant de la boîte, descend au deuxième.

Enfin, me voilà libre!...

D'ALTIÈRES.

Dans quel état, grand Dieu! Tu as pris une douche!

RIVAREZ.

Sans le vouloir, mon oncle, je devenais fou là-dedans; j'ai tiré sur la chaîne sans me rendre compte de ce que je faisais... Je suis gentil, hein?

D'ALTIÈRES.

Comme Vénus, tu sors de l'onde...

RIVAREZ.

Oui, mais comme elle, je ne peux pas tordre ma chevelure.

D'ALTIÈRES.

Tu as perdu ton toupet à la bataille?

RIVAREZ.

C'est la mère Dupont qui l'a... Ah! vieille proxenète, tu me paieras cela!

D'ALTIÈRES.

Heureusement que je suis monté!...

RIVAREZ.

Je vous crois, elles voulaient me laisser là-dedans jusqu'à la vente!

Un mot du brigadier.

D'ALTIÈRES.

On vient!

RIVAREZ.

Ce sont eux!...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MARIE, LE BRIGADIER, UN AGENT.

MARIE.

Les voilà!

LE BRIGADIER.

Emparez-vous du jeune! Je prends le vieux!

D'ALTIÈRES.

Le vieux!... Soyez donc poli!

LE BRIGADIER.

Voulez-vous que je vous appelle bébé?

D'ALTIÈRES.

Appelez-moi monsieur le marquis, tout simplement!

LE BRIGADIER.

Tout simplement!

D'ALTIÈRES.

Du reste, voici ma carte!

LE BRIGADIER, lisant.

Marquis d'Altières!... (Saluant avec affectation.) Oh! je vous demande pardon, monsieur le marquis!

D'ALTIÈRES, triomphant.

Ah! je savais bien!...

LE BRIGADIER, rendant la carte.

Je la connais, celle-là!... Toujours facile de se faire faire des cartes sous un faux nom!...

D'ALTIÈRES.

Mais, brigadier...

RIVAREZ.

Vous n'avez pas raison!

LE BRIGADIER.

Vous demande pas l'heure qu'il est.

L'AGENT.

Non, vous demande pas l'heure qu'il est, il a dit, le sous-brigadier...

RIVAREZ.

Laissez-moi vous expliquer...

LE BRIGADIER.

Pas d'explication, vous prends en flagrant délit, votre affaire est claire.

L'AGENT.

Elle est claire!...

RIVAREZ.

Vous nous avez pris en flagrant délit?

LE BRIGADIER.

Certainement!... Pourquoi avez-vous brisé les scellés?

RIVAREZ.

Pour sortir; je m'ennuyais, là-dedans!

D'ALTIÈRES.

Mon neveu était enfermé!

LE BRIGADIER.

Vous étiez dans l'armoire!... Vous fichez de moi tous les deux!...

D'ALTIÈRES.

Permettez!...

LE BRIGADIER.

Rouspétez pas, ou je vous passe à tabac!

L'AGENT.

On vous passe à tabac!

D'ALTIÈRES.

Non, pas de tabac, je l'ai en horreur !

RIVAREZ.

Allons au poste ! Je m'expliquerai avec M. le commissaire, cela vaudra mieux !...

LE BRIGADIER.

Ce soir, alors, quand il rentrera !...

RIVAREZ.

Il faut que je prenne le train pour Salon cet après-midi, à deux heures.

D'ALTIÈRES.

Mon neveu est forcé de partir pour se marier.

RIVAREZ.

Oui, pour me marier, avec une femme....

LE BRIGADIER.

Je pense bien ! Oh ! vous me rasez, avec vos histoires de famille !

MARIE.

Emballez-les : ils ont brisé les cachets malgré moi. Tant pis pour eux.

LE BRIGADIER, secouant d'Altières.

Je vous apprendrai à fouiller dans les armoires !...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MAITRE BOUROTTE.

BOUROTTE.

Je vous demande pardon, j'ai oublié mon parapluie !...

RIVAREZ.

Justement, voilà l'huissier.

BOUROTTE, apercevant Rivarez.

Ah! mon Dieu! Il s'est échappé!

LE BRIGADIER.

Vous voyez bien que non, puisqu'on le tient.

BOUROTTE.

Faites attention, c'est un fou!...

RIVAREZ.

Hein?

LE BRIGADIER.

C'est curieux, je m'en doutais!

RIVAREZ.

Dites donc, vous!

LE BRIGADIER.

Vous connaissez ce particulier?

BOUROTTE, qui a retrouvé son parapluie.

Je vous crois, je viens de le faire recouvrir.

LE BRIGADIER.

Vous vous fichez de moi!

BOUROTTE.

Oui, oui, emmenez-le au poste.

LE BRIGADIER, prenant l'huissier.

Cré vingt dieux! Vous aussi, vous allez venir!

BOUROTTE.

Qu'est-ce que vous voulez?

LE BRIGADIER.

Rouspétez pas!

BOUROTTE.

Mais je n'ai rien fait!

LE BRIGADIER.

Filons !

RIVAREZ.

Si ma fiancée me voyait !

D'ALTIÈRES.

Ah ! mes aïeux !

MARIE.

Bon voyage ! Amusez-vous bien !...

Les agents les emmènent en les brutalisant. — Cris. — Protestations. — Rires de la bonne.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez le comte Rivarez. — Grande baie au fond donnant sur une terrasse. — Fond de jardin. — A droite premier plan, porte, deuxième plan, bibliothèque. — A gauche premier plan, cheminée, deuxième plan, porte.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, ADÈLE.

JEAN.

En voilà une idée de rentrer si tôt!

ADÈLE.

Et si précipitamment!.. Moi qui devais aller au théâtre ce soir avec un de mes pays... C'est bien ma veine!

JEAN.

Un de tes pays, le valet de chambre d'à côté?

ADÈLE.

Dame!.. Nous sommes Normands tous les deux.

Ils gagnent la gauche.

JEAN.

Il est de Dieppe et toi de Granville, ça se touche, dix heures de chemin de fer.

ADÈLE.

C'est toujours un Normand.

JEAN.

Evidemment!.. Revenons à notre histoire... Le cocher est prévenu?

ADÈLE.

Oui, il sera à la gare de Lyon à six heures, on attelle.

JEAN.

La cuisinière?

ADÈLE.

Fait le dîner pour sept heures... En voilà une qui est furieuse de ce retour précipité.

JEAN.

Pourquoi?

ADÈLE.

Elle avait invité toute sa famille à manger le pot-au-feu ici, ils devaient faire une petite noce à la santé du comte et paf, tout est remis!

JEAN.

La marmite est renversée!.. Les a-t-elle prévenus, au moins?

ADÈLE, se levant.

Oui, oui, elle a envoyé un petit bleu, leur disant de ne pas venir.

JEAN.

Bien... Relisons la dépêche du comte... « Arriverai 6 h. 5, gare de Lyon, dînerons à la maison — de Rivarez. » (Sonnerie électrique.) Va ouvrir. (Adèle sort au

fond à droite.) Quelle guigne ! ! Le voyage de noce devait durer plus d'un mois, et v'lan, à peine s'il est marié, il revient. Décidément, tant qu'il y aura des maîtres, ce ne sera pas drôle d'être domestique!

ADÈLE.

C'est une autre dépêche.

JEAN.

Donne, il a peut-être changé d'avis... s'il pouvait rester là-bas, dans sa Provence, à manger des olives. (Lisant.) « Arriverons gare de Lyon à 5 h. 36 — de Rivarez. » Tiens, le train a de l'avance! C'est la première fois que je vois ça!

ADÈLE.

Je vais vite prévenir le cocher, il est à l'office!

Adèle sort au fond à gauche.

JEAN, regardant sa montre.

Il a juste le temps... Pourquoi m'a-t-il renvoyé une autre dépêche? Je suis bête, c'est pour me prévenir que le train arrivera avant l'heure.

ADÈLE, sur le pas de la porte.

La voiture va partir dans une minute.

JEAN.

Bien. (Sonnerie.) Encore une dépêche!.. Va ouvrir.

ADÈLE, traversant le fond.

Je commence à en avoir assez de trotter ainsi.

Elle sort au fond à droite.

JEAN, au fond à gauche.

Prends ta bécane... Si le train a encore de l'avance il doit maintenant être en gare!.. Quel métier!.. Je croyais avoir six semaines de congé, et au bout de dix jours il faut reprendre le collier de misère.

SCÈNE II

LES MÊMES, D'ALTIÈRES.

D'ALTIÈRES.

Bonjour, Jean.

JEAN.

Monsieur le marquis.

D'ALTIÈRES, s'asseyant.

De Rivarez vous a télégraphié l'heure de son arrivée ?

JEAN.

Oui, monsieur le marquis, deux fois.

D'ALTIÈRES.

Comment, deux fois !

Adèle entre et reste au fond.

JEAN.

M. le comte m'a envoyé deux télégrammes, un d'Avignon et l'autre de Sens.

D'ALTIÈRES.

Tiens, pourquoi deux dépêches ? Vous les avez ?

JEAN, les dépliant;

Oui, monsieur le marquis, les voici.

D'ALTIÈRES, lisant les deux dépêches.

« Arriverons 6 h. 5... Arriverons 5 h. 36... » C'est drôle, ce changement d'heure... Je ne comprends pas.

JEAN.

Si monsieur le marquis veut bien me le permettre...

D'ALTIÈRES.

Quoi ?

JEAN.

M. le comte me prévient sans doute que le train a de l'avance.

D'ALTIÈRES.

Merci !.. vous êtes très intelligent, mon garçon, je n'aurais jamais trouvé cela! Quelle brute ! Voyons le premier télégramme a été déposé à Avignon à 6 heures du matin... le deuxième a été mis à Sens à midi... Comment six heures pour venir d'Avignon à Sens !.. Quelle vitesse !.. Ces trains de Marseille sont extraordinaires.

JEAN.

Quand le mistral souffle !

D'ALTIÈRES.

Vous dites ?..

JEAN.

Rien, monsieur le marquis !

D'ALTIÈRES, passant à gauche.

Enfin mon neveu m'expliquera ce mystère. Le dîner sera prêt pour sept heures ?

JEAN.

Oui, monsieur le marquis.

D'ALTIÈRES.

Le comte ne restera ici que quelques jours; il a renoncé à son voyage en Italie, sa femme a préféré partir pour Paris, puis pour la Normandie où elle désire passer un mois.

JEAN.

Nous accompagnerons M. le comte à son château ?

D'ALTIÈRES.

Evidemment! (Regardant sa montre.) 5 h. 1/2, oui, j'ai encore le temps... je vais faire une course, je serai ici vers six heures, je dîne avec Rivarez; vous ferez mettre mon couvert.

Il remonte à droite.

JEAN.

Bien, monsieur le marquis.

D'ALTIÈRES, à la porte.

Je suis curieux de voir ma nouvelle nièce.

Il sort de droite par la galerie du fond.

SCÈNE III

JEAN, ADÈLE.

ADÈLE, s'asseyant sur le pouf du milieu.

De Salon!.. Ce qu'elle doit sentir l'ail!.. Je vais un peu souffrir, moi qui ne peux pas supporter cette odeur.

JEAN, s'asseyant près de la cheminée.

En voilà, une idée, de faire un voyage de noces en Normandie!

ADÈLE.

Maintenant qu'elle est comtesse, madame veut jouer à la châtelaine!

JEAN.

Je ne comprends pas M. le comte, épouser une roturière!

ADÈLE.

Quelle mésalliance!

JEAN.

Lui!.. le comte de Rivarez!.. Dont les ancêtres ont failli aller aux croisades!

ADÈLE.

Prendre pour épouse la fille d'un marchand d'huile.

JEAN, avec dégoût.

Ah! ça me soulève le cœur!

ADÈLE.

Que veux-tu, c'est pour redorer son blason.

JEAN.

Non, c'est pour le graisser, plutôt.

ADÈLE.

Elle va probablement se faire accompagner par papa et maman!.. Cela va être gai!.. Nous allons avoir toute la famille sur le dos.

JEAN.

Ce sera fatigant! mais je me connais, je les mettrai par terre!

ADÈLE.

Quelle drôle d'idée de venir à Paris!

JEAN.

C'est bien d'une provinciale!

ADÈLE.

De la Provence!.. au lieu d'aller voir Venise!

JEAN, se levant et venant en scène.

Les lagunes, la place Saint-Marc.

ADÈLE.

Tiens, tu connais Venise?

JEAN.

Beaucoup!

ADÈLE.

Tu as donc été en Italie?

JEAN.

Jamais!

ADÈLE.

Alors...

JEAN.

Je l'ai vue au cinématographe! C'est la même chose.

ADÈLE.

Ah! bien!... Moi aussi!

JEAN.

Une voiture!

Il va au fond, à la galerie.

ADÈLE, le suivant.

Nous allons voir les Provençales!.. Ce qu'elles doivent être fagotées!..

JEAN.

Voilà monsieur qui descend du landau... va ouvrir.. (Adèle sort.) Tiens, il s'est fait faire un complet là-bas... Faisons semblant de travailler... le comte n'est pas toujours commode!.. Mais il est si grand seigneur!.. C'est un véritable gentilhomme!.. Une distinction!.. Ah! un domestique peut être fier de le servir.

SCÈNE IV

LOUPY, MADAME DUPONT, IRMA, JEAN, ADÈLE.

LOUPY, en complet gris, à part.

C'est bath ici, on se croirait chez Emile!

JEAN.

Monsieur le comte a fait un bon voyage?

LOUPY.

Oui, oui, je vous remercie. M. le comte a fait un bon voyage.

IRMA.

Vous mettrez la grande malle dans notre chambre et la petite dans celle de ma mère.

JEAN.

Bien, madame la comtesse!

MADAME DUPONT, vibrant avec ostentation.

Je vous recommande la mienne, ne la secouez pas trop, vous pourriez abîmer mes toilettes.

JEAN.

Que madame soit sans inquiétude.

IRMA, passant au n° 4.

C'est vous la femme de chambre?

ADÈLE.

Oui, madame la comtesse!

IRMA.

Tenez, voici les clefs de mes malles, vous les viderez et les ferez enlever immédiatement.

ADÈLE.

Bien, madame la comtesse!

MADAME DUPONT.

Vous trouverez deux costumes de cyclistes; s'ils sont fripés, vous les laisserez à l'air, s'il fait beau demain matin, nous monterons un peu avant le déjeuner.

ADÈLE.

Bien, madame!

Elle sort au fond.

LOUPY, à part.

Je n'ai que ce complet qu'Irma m'a payé, je prendrai les vêtements du comte. (Haut.) Vous préparerez ma redingote.

JEAN.

Quel pantalon monsieur le comte mettra-t-il ?

LOUPY.

Quel pantalon?... Le blanc !

JEAN.

Le blanc ! mais monsieur le comte n'a que son pantalon de flanelle pour la plage.

LOUPY.

Mettez celui que vous voudrez, ça n'a pas d'importance.

MADAME DUPONT, assise à droite.

Ma côtelette de ce matin commence à être loin... Est-ce qu'on mange bientôt ?

JEAN.

Le dîner a été commandé pour sept heures.

LOUPY.

Pas plus tard, moi aussi j'ai très faim !... J'ai l'estomac dans les talons !

JEAN.

C'est la dilatation de monsieur le comte !

LOUPY.

Oui, c'est la dilatation de monsieur le comte ! Ça me fait bien souffrir !

MADAME DUPONT.

Vous allez boire une bonne bouteille de vin, cela vous remettra !

JEAN.

Quel vin ces dames boivent-elles ?... Bordeaux ou Bourgogne ?

LOUPY.

Quel vin ?... Mettez des deux, nous comparerons... Prenez du vieux, le plus vieux de la cave.

MADAME DUPONT.

Nous avons besoin de nous refaire !

LOUPY.

Oui, je me sens très faible... très faible !

JEAN.

Monsieur le comte veut-il prendre quelque chose en attendant le dîner ?

LOUPY.

Je prendrais bien une petite absinthe au sucre !

JEAN.

Une absinthe !

IRMA, vivement.

Non, mon ami, vous ne prendrez rien, vous savez bien que le docteur vous l'a défendu.

MADAME DUPONT.

Ce serait très mauvais pour votre dilatation.

IRMA, à Jean et à Adèle.

Laissez-nous !

JEAN.

Bien, madame la comtesse. (A Adèle.) Qu'est-ce qu'il a donc, je le trouve tout drôle !

Ils sortent au fond, à gauche.

SCÈNE V

MADAME DUPONT, IRMA, LOUPY.

IRMA, se levant.

Tu n'es pas raisonnable, je t'avais bien recommandé de t'observer et à peine arrivé, tu fais des gaffes !

LOUPY.

Quelles gaffes?

MADAME DUPONT.

Tu réclames une absinthe au sucre !

LOUPY.

Il me demande si je veux prendre quelque chose... qu'est-ce qu'on prend avant le dîner ?

IRMA.

Enfin fais attention... ne parle pas trop, c'est plus prudent !

LOUPY.

Bon, je ne dirai plus rien, j'aurai l'air d'une gourde.. les domestiques croiront que je suis muet.

MADAME DUPONT.

J'ai failli éclater, tellement j'avais envie de rire.

LOUPY.

Pourvu que l'autre n'arrive pas !

MADAME DUPONT.

Ce serait joli !

IRMA.

Aucun danger, il fait son voyage de noce, qui durera au moins un mois... j'ai pris mes précautions...

Encore hier, j'ai envoyé ici une lettre à son nom, en priant le commissionnaire de rapporter la réponse, on lui a dit que le comte de Rivarez était en Italie, tu vois que nous pouvons être tranquilles.

MADAME DUPONT, se levant.

Ah! il n'a pas voulu casquer les vingt-cinq mille balles!... Je vais lui chambarder tout son appartement, je ne veux pas qu'il le reconnaisse lorsqu'il rentrera.

LOUPY.

Nous mettrons le lit dans la salle à manger.

MADAME DUPONT.

Et le buffet dans le salon!

LOUPY.

Enfin, me voilà comte pour quelques jours!

IRMA.

Et moi, comtesse... (Elle remonte.) On a beau dire, mais cela cela chatouille agréablement l'oreille, ce mot-là!

LOUPY, s'asseyant sur le pouf.

Je voudrais que ça dure toujours, cette histoire, je suis heureux comme un poisson dans l'eau!

IRMA.

Quelle comparaison!

MADAME DUPONT.

La voiture aux armes de Rivarez nous attendait à la gare! J'ai trouvé ça roulant!

LOUPY.

La voiture!

MADAME DUPONT, à Irma.

Les domestiques l'ont pris pour Rivarez!

IRMA.

J'en étais sûre !... Et comme la jeune comtesse n'est jamais venue à Paris, ils ne peuvent se douter de la substitution.

LOUPY, allant à la table au fond, à droite.

Je vais essayer de dénicher les cigares du comte ; je ferai ma petite provision avant de partir.

MADAME DUPONT.

Tu n'as qu'à les réclamer au larbin.

LOUPY, rajustant son monocle.

C'est mon sacré monocle qui me gêne ! En voilà une drôle d'idée, de se coller un morceau de verre sur l'œil... Oh ! zut !... je le laisse tomber, je n'ai pas besoin de le garder tout le temps, il ne couche pas avec, ton Rivarez !

IRMA.

Tu aurais dû t'y habituer plus tôt !

LOUPY.

Voilà huit jours que je m'exerce, mais je n'osais pas le mettre dans la rue. Si j'avais rencontré un copain, il se serait payé ma tête.

IRMA.

Enfin, nous voici dans la place, seulement il faut agir avec prudence. De Rivarez s'est conduit comme un mufle, je veux que ma vengeance soit complète, mais ce serait trop bête de se laisser pincer ?...

LOUPY.

Pas de blagues, hein !

IRMA.

Laissez-moi faire, l'idée est de moi, mon programme est arrêté, je prends la direction de la barque.

Elle passe au milieu.

MADAME DUPONT.

Je te laisse manœuvrer.

LOUPY.

Moi aussi, beau pilote.

IRMA.

Toi, parle le moins possible, rappelle-toi que le silence est d'or, et toi, maman, n'oublie pas que tu t'appelles madame Barbentane !

MADAME DUPONT.

Sois tranquille, j'ai bonne mémoire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN, puis CÉLESTIN.

JEAN, au deuxième plan, à gauche.

Il y a là quelqu'un qui voudrait parler à monsieur le comte, en particulier, je l'ai fait entrer dans le cabinet de travail de monsieur le comte.

LOUPY.

Faites-le venir ici.

JEAN.

C'est que... c'est pour affaire...

LOUPY.

Cela ne fait rien.

IRMA.

Puisque monsieur le comte vous le dit, priez cette personne de venir dans le salon.

JEAN.

Bien, madame la comtesse. (Il va à la porte, au

deuxième plan à gauche.) Ah ! j'oubliais, M. le marquis d'Altières est venu, il est allé faire une course, il sera ici vers 6 heures.

Il sort par la gauche.

LOUPY, descendant à gauche du pouf.

Le marquis d'Altières !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

IRMA.

C'est ton oncle.

LOUPY.

J'ai le trac ! s'il fait comme mon père, nous sommes flambés !

IRMA.

Qu'est-ce qu'il a fait, ton père ?

LOUPY.

Il n'a jamais voulu me reconnaître !

MADAME DUPONT, se levant.

Pourquoi vient-il ici ?

IRMA.

Il habite à côté, les domestiques ont dû lui faire part de notre dépêche... heureusement qu'il ne m'avait jamais vue et que de Rivarez n'écrira sûrement que pour annoncer son retour, je connais sa sainte horreur des missives, autrement nous serions pincés.

LOUPY.

Et celui qui est là, est-il aussi de la famille ?

IRMA.

Non, c'est probablement un fournisseur qui vient réclamer sa note.

MADAME DUPONT.

Si tous les créanciers de Rivarez viennent ici,

l'hôtel sera trop petit, ils seront obligés de faire queue dans le vestibule.

LOUPY.

Qu'est-ce que je vais dire au fournisseur? Je ne peux cependant pas le payer, j'ai juste trente-cinq sous et des reconnaissances du Mont de Piété!

CÉLESTIN, saluant du deuxième plan, à gauche.

Je vous demande pardon. (A part.) Flûte! le bonhomme de l'armoire. (Haut.) M. le comte.

MADAME DUPONT.

Tiens, Lagardère!... Comme on se retrouve... Cela va bien?

CÉLESTIN.

Très bien, je vous remercie.

LOUPY.

Vous le connaissez?

MADAME DUPONT.

C'est lui qui nous a saisies, tu te rappelles le petit bossu qui était si drôle.

Elle remonte et passe à droite.

LOUPY, passant à droite.

Ah! c'est lui, très bien. En effet, il a toujours son pain de munition dans le dos.

CÉLESTIN.

Vous ne m'en voulez pas?

LOUPY.

Moi, mais pas du tout.

CÉLESTIN.

Du reste, ce n'est pas moi qui ai apposé les scellés sur l'armoire, c'est mon singe de patron.

LOUPY.

Vous avez bien fait, j'ai trouvé cela très amusant, je me suis roulé.

CÉLESTIN.

Ah! je vois avec plaisir que monsieur le comte a bon caractère.

LOUPY.

Qu'est-ce que vous lui voulez au comte de Riva rez?

CÉLESTIN.

Vous remettre ceci.

Il lui donne un papier timbré.

IRMA, prenant le papier.

Une citation devant le tribunal de commerce. (A Célestin.) Vous n'êtes pas pressé ?

CÉLESTIN.

Non, madame.

IRMA.

Je voudrais vous demander quelques renseignements.

CÉLESTIN.

Je suis à vos ordres, madame.

SCÈNE VII

LES MÊMES, D'ALTIÈRES, du fond à droite.

JEAN.

M. le marquis d'Altières.

LOUPY.

Zut! qu'est-ce que je vais lui dire à celui-là, j'ai le taf.

D'ALTIÈRES.

Mesdames!... Bonjour, mon neveu!

LOUPY, inquiet.

Bonjour, mon oncle!... Et cela va toujours comme vous voulez?

D'ALTIÈRES.

Très bien, je te remercie!

LOUPY.

Allons, tant mieux, tant mieux, tant mieux.

D'ALTIÈRES.

Eh bien, qu'as-tu donc?... Présente-moi!

LOUPY.

Ah! oui! c'est vrai, j'oubliais!... Mon oncle!... Irma, non pardon, ma femme, ma belle-mère.

D'ALTIÈRES.

Comtesse!... Madame!... (Il leur baise la main.) Très heureux de faire votre connaissance.

LOUPY, à part.

J'en ai chaud!

Il remonte, puis redescend.

IRMA.

J'avais grande hâte de vous voir. Maurice nous a parlé de vous si souvent!

MADAME DUPONT, dans les scènes avec d'Altières parle en précieuse en vibrant avec affectation.

Ce cher Maurice vous aime tant!

LOUPY, à part.

En ont-elles du toupet!

D'ALTIÈRES.

Moi aussi, je l'aime bien!

LOUPY.

C'est de famille, nous nous aimons tous bien.

D'ALTIÈRES, apercevant Célestin.

Monsieur !...

LOUPY.

C'est un cousin de ma femme, un étudiant qui termine ses études à Paris.

D'ALTIÈRES, il va vers Célestin. — Loupy, va vers Irma.

Enchanté de faire votre connaissance. (Montrant la serviette de Célestin.) Et je vois avec plaisir que vous venez de travailler.

CÉLESTIN.

Oui, en effet, monsieur ! je sors de l'étude !

D'ALTIÈRES.

Vous faites votre droit ?

CÉLESTIN.

Moi ?... Non !...

LOUPY.

Non, il se prépare pour Saint-Cyr.

D'ALTIÈRES.

Comment, pour Saint-Cyr ? Tu te moques de moi !

LOUPY.

C'est-à-dire qu'il aurait été heureux...

D'ALTIÈRES.

Ah ! ça ! qu'est-ce que tu as donc ?

LOUPY.

Moi ? Mais absolument rien. Ça va très bien !

Il remonte à droite.

IRMA, vivement.

Asseyez-vous donc, mon oncle.

Elle descend une chaise de la table de droite jusqu'à l'avant-scène.

D'ALTIÈRES.

Je vous remercie!...

CÉLESTIN.

Zut! j'suis éreinté, j'peux bien m'asseoir puisque je suis de la famille.

D'ALTIÈRES.

Et vous avez fait un bon voyage?

IRMA.

Excellent!

D'ALTIÈRES.

Un peu long!...

LOUPY.

Non, pas trop, le temps de griller un paquet de cigarettes.

D'ALTIÈRES, à part.

Griller... (Haut.) Il est vrai que vous aviez un bon train! six heures pour venir d'Avignon à Sens.

LOUPY.

Ah! dame!... C'que ça détalait!

D'ALTIÈRES, à part.

Oh! mais il s'est encanaillé à Salon!

IRMA.

Je ne vous cacherai pas, mon oncle, que je suis un peu fatiguée.

MADAME DUPONT.

Moi aussi, je l'avoue, nous voulions faire une promenade à bicyclette demain matin, je crois que le courage nous manquera.

D'ALTIÈRES.

Vous avez apporté vos machines?

IRMA.

Oui, nous avons tout ce qu'il faut.

MADAME DUPONT.

Nos costumes de cyclistes sont prêts, nous pourrons sortir demain si nous sommes reposées.

D'ALTIÈRES.

Alors, c'est une véritable passion ?

IRMA.

C'est si amusant !

D'ALTIÈRES.

En effet, mesdames, permettez-moi de vous féliciter, quoique habitant en pleine Provence, vous n'avez pas le plus léger accent.

MADAME DUPONT.

Nous l'avions !

IRMA.

C'est-à-dire que maman l'avait un peu !... Je ne l'ai jamais eu, j'ai été élevée dans une famille anglaise.

LOUPY, à part.

A Belleville !

MADAME DUPONT.

A force de volonté, je suis arrivée à m'en débarrasser !

D'ALTIÈRES.

Ce n'est cependant pas facile !

MADAME DUPONT.

Ah ! dame !... Il faut vouloir !... Quand je ne m'observe pas, ça me reprend !

LOUPY.

Oui, oui, ça nous reprend.

IRMA, à part, rapprochant sa chaise.

Nous barbotons ! (Haut.) Je vais vous expliquer, mon oncle !...

D'ALTIÈRES.

Je ne demande pas mieux.

IRMA.

Nous habitions avec cette famille anglaise qui était venue s'établir à Salon et qui m'a élevée. Maman ne fréquentait et ne voyait exclusivement que ces Anglais... alors, peu à peu, elle a appris leur langue et son accent de provençal a disparu... Cependant, par moments, lorsqu'elle parle avec ses *compatriotes*, ça lui revient.

MADAME DUPONT, accent provençal.

Hé oui !... De temps en temps.

D'ALTIÈRES.

Tiens !... Je ne suis pourtant pas des Bouches-du Rhône !

MADAME DUPONT.

C'est d'en parler.

LOUPY, à part.

Il en a une couche, mon oncle !

D'ALTIÈRES.

Et ces dames anglaises ?

MADAME DUPONT.

Par moment aussi, elles ont l'accent du midi !

Madame Dupont fait le tour du théâtre au fond et redescend à gauche.

LOUPY.

Oui, surtout lorsqu'elles parlent anglais.

D'ALTIÈRES.

Ah ! ça, c'est drôle, par exemple !

IRMA, à sa mère, se levant.

Il va encore dire des bêtises ! (Haut à Loupy.) Mon ami,

vous seriez tout à fait aimable de télégraphier notre arrivée à nos amis de Salon. (A d'Altières.) C'est précisément ces Anglais dont nous parlions.

D'ALTIÈRES, se levant.

Ah! oui, ces Anglais du midi!

LOUPY, remontant.

Bien, j'y cours... Au revoir, mon oncle, à demain.

D'ALTIÈRES.

Comment, à demain? Tu oublies que je dîne ici, tu m'as invité.

IRMA, revenant.

Voyons, mon ami, qu'avez-vous donc? Vous ne vous rappelez de rien.

LOUPY.

Oui, oui, c'est vrai, excusez-moi, j'ai tellement de choses dans la tête.

D'ALTIÈRES.

Je trouve au contraire que tu as peu de choses dans la tête, c'est un oubli incompréhensible.

LOUPY.

Excusez-moi, mon oncle, et à tout à l'heure.

D'ALTIÈRES, reconduisant Loupy.

Mes compliments, elle est charmante... Quelle distinction!.. Décidément, il n'y a encore que les femmes honnêtes.

LOUPY, à part.

Cela a bien mordu, je vais prendre ma verte, je ne pourrais pas dîner.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins LOUPY.

D'ALTIÈRES.

Qu'est-ce donc qu'il a donc, mon neveu, je le trouve tout drôle.

IRMA.

Oui, en effet, c'est la fatigue du voyage, sans doute.

MADAME DUPONT.

Ou la joie de vous revoir.

IRMA.

Maurice vous aime beaucoup !.. Tous les jours il nous parlait de vous !.. Nous avons beaucoup regretté votre absence à la noce, nous aurions été si heureux de vous avoir près de nous.

D'ALTIÈRES.

Oui, vous le savez, mes rhumatismes me clouaient là.

Madame Dupont donne une poussée à Célestin qui laisse tomber ses papiers et revient à l'extrême droite. — Silence.

CÉLESTIN.

Je vous demande pardon, mais je suis forcé de me retirer !

D'ALTIÈRES.

Comment, vous ne dînez pas avec nous ?

CÉLESTIN.

Mais...

D'ALTIÈRES.

J'ai cru que vous étiez des nôtres !

CÉLESTIN.

Ce serait avec grand plaisir, mais j'ai une course très importante à faire.

D'ALTIÈRES.

Nous ne dînons qu'à sept heures, vous avez le temps.

IRMA.

Certainement.

D'ALTIÈRES

Vous n'allez pas refuser à votre cousine.

MADAME DUPONT.

Ce ne serait pas gentil.

D'ALTIÈRES.

Nous dînerons en famille !

Il redescend vers Irma.

CÉLESTIN.

Je ferai tout mon possible, mais ne m'attendez pas.

MADAME DUPONT.

Si, si... nous comptons sur vous.

D'ALTIÈRES.

Vous entendez... à bientôt.

CÉLESTIN.

A bientôt !

Il sort au fond.

MADAME DUPONT, remontant.

Et n'oubliez pas de revenir ! Prenez votre bicyclette !

CÉLESTIN.

Je peux pas, mes genoux entrent dans le cadre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins CÉLESTIN.

D'ALTIÈRES.

Je me demande encore ce que de Rivarez peut avoir... jamais je ne l'ai vu comme ça.

IRMA.

Ce cher Maurice avait tellement l'habitude de vivre seul chez lui, il perd un peu la tête!.. Si je vous disais, mon oncle, que je ne connais pas encore notre appartement!

D'ALTIÈRES.

Vraiment?

MADAME DUPONT.

Il nous a fait entrer dans ce salon...

IRMA.

Et il nous y a laissés...

MADAME DUPONT.

Je ne sais pas où est ma chambre!

IRMA.

Ni la mienne!

D'ALTIÈRES.

Oh! mais je vais lui laver la tête à mon neveu!.. En attendant l'heure du dîner, voulez-vous me permettre de vous faire visiter votre logis?

IRMA.

Avec plaisir!

MADAME DUPONT.

Nous vous suivons.

D'ALTIÈRES, sortant premier plan cour.

Commençons par ici... Voici le grand salon... Entrez, mesdames...

Ils sortent au premier plan à droite.

SCÈNE X

JEAN, puis RIVAREZ, BARBENTANE, MADAME BARBENTANE, LOUISE.

JEAN, du fond à gauche.

Les malles de ces dames... Tiens, plus personne... Je ne reconnais plus le comte, lui qui ne buvait jamais d'absinthe, il vient de m'en envoyer chercher une bouteille. La comtesse est jolie... La belle-mère, par exemple, a un drôle d'air ! Elle me rappelle une somnambule extra-lucide, que j'ai consultée dans le temps... Je vais voir si le comte a fini son absinthe ! (Il se dirige vers la porte du fond. On entend les trois Marseillais qui parlent tous ensemble, très fort.) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

RIVAREZ, en complet bleu marin, il entre brusquement.

Ah ! vous voilà, vous !

Jetant son pardessus à Jean.

JEAN, abasourdi.

Oui, monsieur le comte, me voilà !

RIVAREZ.

Vous n'avez donc pas reçu ma dépêche ?

JEAN.

Si, monsieur le comte, j'en ai même reçu deux !

RIVAREZ.

Pourquoi la voiture n'était-elle pas à la gare ?

JEAN.

Je demande pardon à monsieur le comte, mais elle y était.

RIVAREZ.

Elle était à la gare de Lyon ?

JEAN.

Mais puisque monsieur le comte est venu avec.

RIVAREZ.

Etes-vous fou ou si vous vous moquez de moi ?

JEAN.

Oh ! monsieur le comte... rappelez-vous, je vous ai vu moi-même descendre du landau.

BARBENTANE, fort accent provençal, pouffant.

Du land...au ! Ah ! elle est bonne, celle-là.

RIVAREZ.

Je vous demande pardon, ce garçon est complètement fou ! (A Jean.) Vous pouvez vous chercher une autre place, je vous donne vos huit jours !

JEAN.

Comment, monsieur le comte me renvoie ?

RIVAREZ.

Cela vous apprendra à exécuter mes ordres... Vous ferez monter la grande malle dans la chambre de madame la comtesse.

JEAN.

Elle y est, monsieur le comte !

RIVAREZ.

Comment, elle y est ? Elle est encore sur la voiture !

JEAN.

Je l'ai montée moi-même, il y a une demi-heure !

RIVAREZ.

Qu'est-ce que vous dites ?

JEAN.

Rien, monsieur le comte.

RIVAREZ.

Et la petite dans la chambre de madame.

JEAN.

Bien, monsieur le comte. (A part.) Il n'a pas l'habitude de prendre de l'absinthe, ça lui a fait perdre la mémoire.

Il sort au premier plan à droite.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins JEAN.

RIVAREZ.

Ma chère madame Barbentane, je vous renouvelle toutes mes excuses... Je ne m'explique pas ce qui a pu arriver, mais je vais éclaircir ce mystère.

MADAME BARBENTANE, accent provençal.

Ça n'a pas d'importance... En fait de landau, nous avions un fiacre, mais nous sommes arrivés tout de même.

BARBENTANE.

Eh ! oui ! c'est le nécessaire !

LOUISE, accent provençal.

Té !.. nous étions parfaitement !

RIVAREZ.

Voulez-vous voir vos chambres avant le dîner ?

LOUISE, se levant sur place.

Ce n'est pas de refus.

MADAME BARBENTANE.

J'ai la gorge remplie de poussière!.. J'en ai tellement que je me l'avale!

BARBENTANE.

Si tu te l'avales, la poussière, tu ne dois plus en avoir au moins ?

MADAME BARBENTANE.

Plus je me l'avale, plus il en revient!

BARBENTANE.

Dites donc, Rivarez, c'est loin la tour Eiffel ?

RIVAREZ.

Oh ! oui, très loin !

BARBENTANE.

Et autrement, je n'ai pas le temps d'y monter avant le dîner ?

RIVAREZ.

Oh! non, vous irez demain.

BARBENTANE.

C'est regrettable!

MADAME BARBENTANE.

Mais oui, nous la verrons demain. Ce soir, notre gendre nous conduira au spectacle.

LOUISE.

Oh ! oui, nous irons au théâtre, je veux voir les Folies-Bergère !

BARBENTANE.

Moi, le Moulin-Rouge !.. Bézuquet m'a dit qu'on y dansait le quadrille d'une façon supérieure.

MADAME BARBENTANE.

Veux-tu te taire, bambocheur!

RIVAREZ.

Supérieure : c'est le mot!

MADAME BARBENTANE.

Tu sais, Baptistin, que tu m'as promis de me mener au théâtre.

RIVAREZ.

Vous voulez aller au théâtre ce soir?

MADAME BARBENTANE.

Té!.. Belle question! Tu l'entends, Barbentane?

BARBENTANE.

Pécaïre!.. Nous ne sommes venus avec vous que pour ça!

RIVAREZ.

Vous êtes trop aimables!

BARBENTANE.

Je ne connaissais pas la capitale, ma femme non plus; ça nous a décidés de vous accompagner.

RIVAREZ.

Je suis vraiment touché...

MADAME BARBENTANE.

Nous voulons tout voir avant de retourner à Salon!

BARBENTANE.

Viédaze!.. Vous serez notre cicerone.

RIVAREZ, à part.

Cela va être gai.

LOUISE.

Je vais mettre ma toilette mauve!

MADAME BARBENTANE.

Moi, ma verte!.. Et toi, Baptistin, tu le mets, l'habit?

BARBENTANE.

Non, je garde le veston, n'est-ce pas, Rivarez?

RIVAREZ, imitant Barbentane.

Oui, oui, gardez le veston... (A part.) J'ai déjà l'accent! (Haut.) Je vais sonner la femme de chambrs.

Il sonne à la table du fond.

LOUISE.

Je veux bien, elle pourra me défaire la malle!

MADAME BARBENTANE.

Et nous aider à la toilette.

BARBENTANE.

Oh! la toilette, je l'ai faite à Salon, avant de partir.

RIVAREZ.

Je commence à en avoir assez de ma nouvelle famille.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE, à part, du fond.

Qu'est-ce que c'est que tout ce monde? (Haut.) Monsieur le comte a sonné?

RIVAREZ, à Louise.

Ma chère amie, voici votre femme de chambre.

ADÈLE, à part.

Comment, sa femme de chambre!

RIVAREZ, à Adèle.

Vous allez vous mettre à la disposition de madame la comtesse.

ADÈLE, à part.

La comtesse !... Eh ! bien, et l'autre ?

RIVAREZ.

En attendant, vous pouvez ouvrir les malles, voici les clefs.

ADÈLE.

Les malles !... Mais, monsieur le comte, je viens déjà de...

RIVAREZ.

Quoi ? Vous ne comprenez plus le français ?

ADÈLE.

Si, monsieur le comte !

RIVAREZ.

Allez, madame vous sonnera lorsqu'elle aura besoin de vous.

ADÈLE, à part.

Elle est raide, je ne reconnais ni la mère ni la fille !

RIVAREZ.

Ah ! Adèle !

ADÈLE, revenant.

Monsieur le comte ?

RIVAREZ, redescendant.

Vous me prendrez les journaux du soir et un paquet de cigarettes bastos. Tenez, voici un louis.

ADÈLE.

Bien, monsieur le comte !

Elle sort, au fond.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins ADÈLE.

RIVAREZ.

Madame Barbentane, Louise, si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire.

LOUISE, passant à droite.

Ce n'est pas de refus, moi aussi, je suis remplie de poussière!

MADAME BARBENTANE, se levant.

Oui, nous passerons un peu l'eau sur la figure!

RIVAREZ.

Venez-vous, monsieur Barbentane?

BARBENTANE.

Non, je ne passe pas l'eau, je vous attends dans cette pièce.

RIVAREZ.

Comme vous voudrez.

BARBENTANE.

Et autrement, Rivarez, je peux la fumer la cigarette ?

RIVAREZ.

Oui, oui, vous pouvez la fumer, la cigarette. (A part.) Je finirai par parler marseillais.

MADAME BARBENTANE, à part.

Il est gentil, mon gendre. (Haut, et riant.) Mon gendre, montrez-nous le chemin.

RIVAREZ.

Tenez, par ici.

MADAME BARBENTANE.

C'est dommage qu'il ne soit pas dans les huiles !

BARBENTANE.

Il serait complet !

Ils sortent premier plan, cour.

SCÈNE XIV

BARBENTANE, puis D'ALTIÈRES, MADAME DUPONT, IRMA.

BARBENTANE, montant à la table en fumant une cigarette.

Coquin de sort, je suis curieux de savoir si leurs fameux cafés du Boulevard valent ceux de la Cannebière !... Si j'allais faire un tour pendant qu'ils sont à la toilette... Non, je pourrais me perdre, tout Salon me blaguerait en rentrant, je ne pourrais plus mettre les pieds au cercle, je préfère attendre.

D'ALTIÈRES, ils entrent par le deuxième plan, côté jardin.

Maintenant vous avez vu, cela vous plaît-il ?

IRMA.

Beaucoup !

MADEMOISELLE DUPONT.

C'est charmant !...

IRMA.

C'est arrangé avec un goût exquis. (Apercevant Barbentane.) Tiens, quel est ce monsieur ?

BARBENTANE.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Boudiou, la superbe créature !

D'ALTIÈRES.

Je ne le connais pas. (A Barbentane.) Vous désirez, monsieur?

BARBENTANE.

Absolument rien... (A part.) Quelle prestance, je crois voir une reine.

D'ALTIÈRES.

Je vous demande pardon, monsieur, vous attendez quelqu'un?

BARBENTANE.

Oui, monsieur, j'attends le comte de Rivarez, je suis un de ses parents.

D'ALTIÈRES.

Moi aussi, monsieur, je suis son oncle.

BARBENTANE.

Son oncle, le marquis d'Altières.

D'ALTIÈRES.

Oui, monsieur.

BARBENTANE.

Enchanté de faire votre connaissance. Nous parlions de vous encore ce matin... Permettez-moi de vous serrer la main.

D'ALTIÈRES.

Avec plaisir, monsieur.

BARBENTANE.

Et autrement, ça va bien?

D'ALTIÈRES.

Très bien, je vous remercie.

BARBENTANE.

Maintenant, nous sommes de la même famille!

D'ALTIÈRES.

Très flatté!... Donnez-vous la peine de vous asseoir. (Un temps.) Maurice va rentrer dans un instant.

BARBENTANE, s'asseyant.

Oui, je le sais, je le quitte à la minute, je suis Baptistin Barbentane, son beau-père.

IRMA.

Aïe! aïe!

Madame Dupont tousse très fort.

D'ALTIÈRES.

Son beau-père!... Mais alors, vous êtes le mari de madame?

BARBENTANE, se tordant.

Le mari de madame? Viédaze! Elle est bien bonne! J'en rirai de longtemps... Sont-ils drôles ces parisiens, sont-ils drôles!

D'ALTIÈRES.

Enfin, voilà votre fille?

BARBENTANE.

Je serais fier d'avoir une fille aussi belle que mademoiselle.

D'ALTIÈRES.

Vous pouvez dire madame, puisqu'elle est mariée depuis quatre jours.

BARBENTANE.

Mariée!... Quel est l'heureux mortel qui a le bonheur de posséder un pareil trésor?

D'ALTIÈRES.

Mais, c'est mon neveu, le comte de Rivarez.

BARBENTANE, se lève, se tordant.

Le comte de Rivarez!... Elle est bien bonne! J'en

ai la rate qui se décroche!... Ah! vous êtes rigolos à Paris, vous n'engendrez pas la mélancolie, au moins!

D'ALTIÈRES.

Mais, monsieur...

BARBENTANE.

Et autrement, si j'ai bien compris, madame serait la comtesse de Rivarez?

D'ALTIÈRES.

Certainement!

BARBENTANE, se tordant.

Tu couillonnes!... C'est la blague parisienne... Vous êtes un vieux farceur!

Les dames se lèvent.

D'ALTIÈRES.

Vieux farceur!... Dites donc, soyez convenable.

IRMA.

En effet, ce monsieur n'est pas poli.

MADAME DUPONT.

Il n'est certainement pas du midi! Chez nous on est mieux élevé.

BARBENTANE.

Je vous demande pardon, mesdames, mais c'est si drôle!...

MADAME DUPONT.

Pous vous, peut-être.

IRMA.

Mais pas pour nous.

D'ALTIÈRES.

Enfin, connaissez-vous ce monsieur?

IRMA.

Pas du tout!

BARBENTANE.

Alors, madame, vous venez d'épouser le comte de Rivarez, habitant ici ?

IRMA.

Mais oui, monsieur.

D'ALTIÈRES.

Vous devenez insolent avec vos doutes... puisque madame arrive de Salon avec son mari le comte de Rivarez et sa mère que voici.

BARBENTANE, gagnant la droite.

Hé ! hé ! Elle est raide, celle-là, j'en arrive de Salon avec le comte !

D'ALTIÈRES.

Je ne sais pas d'où vous arrivez, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que madame vient d'épouser mon neveu, à Salon !... Je n'ai pu assister à la noce, mais à peine débarqué, Maurice m'a présenté sa femme et sa belle-mère.

BARBENTANE.

Maurice de Rivarez ?

D'ALTIÈRES.

Eh ! oui, Maurice de Rivarez !

BARBENTANE.

Ce n'est pas possible.

D'ALTIÈRES.

Comment, ce n'est pas possible ; je le connais mieux que vous, il m'a quitté il y a dix minutes à peine.

BARBENTANE.

Si je n'avais pas la tête solide, je me croirais devenu fou !

SCÈNE XV

LES MÊMES, LOUPY, du fond à droite.

LOUPY, en complet gris.

Eh! bien, est-ce qu'on mange?

D'ALTIÈRES.

Tenez, le voici.

BARBENTANE.

Coquin de sort! nous allons bien voir! Té, je ne vous connaissais pas ce complet.

LOUPY, à part.

D'où sort-il, celui-là?

BARBENTANE.

Dites donc, Rivarez, vous voulez rigoler un peu?

LOUPY.

Je veux bien.

BARBENTANE, se tordant.

Il y a monsieur qui prétend que c'est là votre femme et votre belle-mère! N'est-ce pas qu'elle est bien bonne!...

LOUPY.

Certainement, c'est ma femme et ma belle-mère; je ne trouve rien de drôle là-dedans.

BARBENTANE.

Hein! Qu'est-ce que vous dites?

D'ALTIÈRES.

J'espère maintenant que vous ne douterez plus!

BARBENTANE.

Pécaïré! Est-ce que je serais devenu fou!

LOUPY, venant en scène.

Mais d'abord qui êtes-vous ?

BARBENTANE.

Comment, qui je suis ?.. Il ne me reconnaît pas ! C'est lui qui est devenu fou, le pauvre !

D'ALTIÈRES.

Tu ne connais pas monsieur !

LOUPY.

Moi, je ne l'ai jamais vu !

Il remonte.

BARBENTANE.

Hh ! bé !.. Elle est encore plus raide, celle-là.

D'ALTIÈRES.

Mais alors, monsieur, vous avez usurpé un titre qui ne vous appartient pas.

BARBENTANE.

J'ai usurpé !.. Moi ?.. Coquin de sort !..

D'ALTIÈRES.

On ne peut guère vous fournir de preuves plus éclatantes !.. Enfin, monsieur, comme nous n'avons pas l'honneur de vous connaître... puisque pour tous, vous êtes un étranger...

LOUPY.

Vous seriez bien aimable de décamper ; nous allons nous mettre à table !

BARBENTANE.

Décamper ! . C'est vous, Rivarez, qui me mettez dehors ?.. Vous me faites un tel affront.

LOUPY.

Il doit être professeur d'accent à Marseille !.. (Brutalement.) Oui, c'est moi, Rivarez, qui vous mets dehors !

BARBENTANE, allant s'asseoir sur le pouf.

C'est un rêve... Je ne suis pas éveillé.

MADAME DUPONT.

Il a raison, il est peut-être somnambule !

LOUPY, furieux.

Vous m'ennuyez, à la fin, je ne vous connais pas, personne ici ne vous connaît !.. Retournez à la Cannebière !

D'ALTIÈRES.

Permettez-moi de vous dire qu'on ne s'introduit pas ainsi dans une maison sans être présenté !

BARBENTANE, se levant et passant à l'extrême droite.

Voyons, Baptistin Barbentane, tu perds la cabèche !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, à la cantonade.

Oui, monsieur le comte, M. Barbentane est toujours là !

D'ALTIÈRES.

A qui parle-t-il donc ?

JEAN, à Barbentane, il entre sans voir Loupy.

Monsieur le comte est allé faire une course, il vous prie de l'attendre ici.

BARBENTANE.

Té... Vé !.. Le voilà, le comte !

JEAN.

Oh !!! (A part.) Par où est-il passé ?

D'ALTIÈRES.

Eh ! bien, qu'avez-vous ?

JEAN.

Rien, monsieur le marquis ! (A part.) C'est un peu fort, je le quitte noir, et à la seconde, je le retrouve gris, j'en suis bleu !

LOUPY.

Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Vous êtes malade ?

JEAN.

Non, monsieur le comte, mais...

LOUPY.

Allez donc voir à la cuisine si j'y suis.

JEAN.

Oui, monsieur le comte. (A part.) Je vais peut-être l'y retrouver !

Il sort.

D'ALTIÈRES, à Barbentane.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien vous retirer.

BARBENTANE.

Je ne peux pas partir ainsi, dites-moi au moins où est ma femme et ma fille ?

Il s'assied à droite.

LOUPY.

Est-ce que je sais, je ne les connais pas, vous ne me les avez pas données à garder.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE, elle apporte à Loupy les journaux et le paquet de cigarettes.

Voilà, monsieur le comte !

LOUPY.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ADÈLE.

Les journaux et le paquet de cigarettes que monsieur le comte a demandés !

LOUPY.

Je n'ai rien demandé, mais cela ne fait rien, donne tout de même.

Il prend les journaux et met le paquet de cigarettes dans sa poche.

ADÈLE.

Voici la monnaie !

LOUPY.

De l'argent aussi !.. C'est une féerie !

ADÈLE.

Vous m'avez donné un louis !

Fausse sortie.

LOUPY, remontant.

Cela m'étonne bien... Attends... Tiens, voilà cinquante centimes de pourboire.

ADÈLE.

Merci, monsieur le comte.

LOUPY.

De rien! Chaque fois que ça te fera plaisir, tu pourras recommencer.

Adèle sort au fond à gauche.

SCÈNE XVIII

MADAME DUPONT, D'ALTIÈRES, IRMA, LOUPY, BARBENTANE, puis MADAME BARBENTANE et LOUISE.

MADAME DUPONT, passe à d'Altières.

Je crois que maintenant, nous pouvons nous mettre à table, je meurs de faim!

D'ALTIÈRES.

Attendons votre cousin, il est à peine sept heures!

MADAME BARBENTANE, en cycliste, à Loupy.

Comment, vous êtes là! Oh! pardon, mesdames, monsieur!

LOUISE, en cycliste.

Déjà de retour?

LOUPY.

D'où sortent-elles, celles-là?

BARBENTANE, se levant.

Enfin, voici ma femme et ma fille!

D'ALTIÈRES.

Que veut dire ceci?

MADAME DUPONT, à Irma.

On dirait nos costumes de cyclistes.

IRMA.

Mais oui, je les reconnais!

LOUPY.

Ce sont des coureuses!.. Vous allez faire un match? Eh! la grosse, gare la pelle!

MADAME BARBENTANE, va vers Loupy.

Ah! mon cher Maurice, il faut que je vous embrasse, vous êtes le modèle des fils.

LOUPY, à part.

Tiens, c'est ma mère, je ne la reconnaissais pas!

LOUISE.

C'est une attention charmante!.. Vous savez que depuis longtemps maman et moi nous voulons faire de la bicyclette, et, en arrivant nous avons trouvé ces costumes dans nos chambres... Nous les avons essayés sans perdre une minute!

MADAME BARBENTANE.

Seulement, le mien a besoin de petites retouches, il a craqué dans le dos, il faut un petit soufflet.

LOUISE.

Demain nous prendrons notre première leçon, mais voulez-vous nous présenter, je vous prie.

LOUPY.

Ce n'est pas la peine.

MADAME BARBENTANE.

Comment, pas la peine?

LOUISE.

Voyons, Maurice!

LOUPY.

Vous y tenez?

MADAME BARBENTANE.

Té!.. Quelle question!

LOUISE.

Certainement !

LOUPY, passant derrière la borne.

Comment vous appelez-vous ?

LOUISE.

Oh ! Maurice !

MADAME BARBENTANE.

Si vous avez déjà oublié notre nom !

LOUPY.

Facilement, je ne l'ai jamais su !

LOUISE.

C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

LOUPY.

Puisque cela vous fait plaisir, je vous présente, M. le marquis d'Altières, mon oncle.

MADAME BARBENTANE, lui serrant la main.

Monsieur le marquis, enchantée de faire votre connaissance !

LOUISE.

Nous avons parlé bien souvent de vous avec Maurice.

D'ALTIÈRES.

Avec Maurice ?

LOUPY.

Madame la comtesse de Rivarez, ma femme !

LOUISE, descendant à l'avant-scène.

Hein !.. Votre femme ?

MADAME BARBENTANE.

Que dit-il ?

LOUPY.

Madame Barbentane, ma belle-mère !

MADAME BARBENTANE.

Boudiou!! Que dites-vous, votre belle-mère!

LOUPY.

Sans doute!

MADAME BARBENTANE.

Vous vous appelez madame Barbentane?

MADAME DUPONT.

Evidemment!

MADAME BARBENTANE.

Eh! bé! Vous en avez de l'audace!

LOUISE.

Et vous, madame, vous avez le toupet de soutenir que vous êtes madame de Rivarez?

IRMA, à part.

De l'aplomb! (Haut.) C'est peut-être vous, qui êtes la comtesse de Rivarez?

LOUISE.

Certainement que je la suis, comtesse de Rivarez.

D'ALTIÈRES.

Alors, cela lui fait deux femmes!

MADAME BARBENTANE.

Et autrement, si c'est là votre femme et votre belle-mère, qu'est-ce que nous sommes?

LOUPY.

Vous, je ne vous connais pas!

MADAME BARBENTANE.

Coquin de sort! Tu l'entends, Baptistin?

BARBENTANE.

Pécaïre! Il ne reconnaît plus personne!

LOUISE.

Mais c'est de la folie toute pure!

IRMA, à madame Dupont.

Partons, cela devient dangereux!

MADAME DUPONT.

Préviens Alfred!

LOUPY, descendant en scène.

Ah! maintenant que vous avez retrouvé votre femme et votre fille, vous seriez bien aimables de filer tous les trois!

LOUISE, allant vers Loupy.

Filer!.. Vous nous mettez dehors?

LOUPY.

Vous voudriez peut-être coucher ici. Ce serait le comble!

MADAME BARBENTANE.

Laisse-le, ma pauvre enfant! Tu as raison, ton mari est devenu fou.

LOUPY.

Dites donc, vous, la vieille Marseillaise!

LOUISE.

Oh! Maurice! C'est ainsi que vous parlez à ma mère?

LOUPY.

Je ne la connais pas, votre mère, vous non plus!.. Qu'est-ce que vous venez faire ici?

LOUISE.

Tu l'entends, maman. J'en tremble!

MADAME BARBENTANE.

Calme-toi, mon enfant.

BARBENTANE.

Oui, tu te ferais du mal!

Il remonte.

IRMA.

Nous allons dîner au restaurant. Au moins, nous serons tranquilles.

LOUPY.

Oui, allons dîner.

D'ALTIÈRES.

Enfin, laquelle des deux est ta femme? Laquelle des deux est ta belle-mère?

BARBENTANE.

Oui, laquelle des deux est votre belle-mère?

LOUPY, montrant Irma et madame Dupont.

Mais, je vous le répète : voici ma femme et ma belle-mère! Je ne connais pas ces gens-là! Je ne les ai jamais vus!

Barbentane remonte au fond.

LOUISE, passe à Loupy. Altières au-dessus.

Ah! vous avez le toupet de dire...

LOUPY.

Certainement!

LOUISE.

Vous n'avez pas de cœur!

LOUPY.

Ça va recommencer! C'est un bateau!

LOUISE.

Vous êtes un suborneur!

LOUPY.

En voilà une petite rageuse!

LOUISE.

Un paltoquet!

LOUPY.

Ah! mais vous me rasez!

LOUISE.

Insolent! Ah! je vous rase?... Tenez!

Elle le gifle.

LOUPY.

Oh! dans l'œil! Tiens!

Il lui rend sa gifle.

LOUISE.

A l'assassin! A l'assassin!

BARBENTANE.

Boudiou! Arrêtez-le! Il a frappé ma fille! Au secours! au secours!

Il court à la baie.

LOUPY.

C'est elle qui a commencé!

BARBENTANE.

Vous êtes un misérable!

Jean et Adèle sont accourus aux cris.

LOUISE, assise avec sa mère à la borne.

Nous divorcerons, monsieur.

LOUPY.

C'est entendu, nous divorcerons!

JEAN, à Adèle.

Ah! ça! il a donc deux femmes!

ADÈLE.

Et deux belles-mères?

LOUISE.

Oh! le lâche! le lâche! le lâche!

Elle a une attaque de nerfs. Elle tombe sur la borne au milieu.

MADAME BARBENTANE.

Voilà mon enfant qui se meurt... Vite, un médecin, du vinaigre !

Elle se lève.

IRMA.

Ce n'est rien ! C'est une crise nerveuse !

JEAN, à Adèle.

Va chercher du vinaigre !

Adèle sort.

BARBENTANE.

Coquin de sort ! je vais...

Il s'avance menaçant sur Loupy.

LOUPY.

Quoi ! Vous en voulez autant ?

BARBENTANE, regagnant la droite.

Contemplez votre ouvrage, misérable que vous êtes, vous avez tué ma fille !

LOUPY.

Je n'ai fait que lui rendre ce qu'elle m'avait donné !

D'ALTIÈRES.

Avec les intérêts !

MADAME DUPONT.

Composés.

Adèle rentre.

ADÈLE.

Voilà le vinaigre !

BARBENTANE.

Donnez !

IRMA, passant vers madame Barbentane.

Voyez, elle rouvre les yeux !

LOUPY.

Dans deux minutes, il n'y paraîtra plus !

IRMA.

Vous venez, mon oncle?

D'ALTIÈRES.

Je vous suis, le temps de prendre mon chapeau.

IRMA.

Nous allons devant, vous nous rejoindrez. (A Loupy.) Il est temps de filer!

D'ALTIÈRES, en haut, à gauche.

Où allez-vous?

IRMA.

Chez Cul at!

D'ALTIÈRES.

Bien, je vous rejoins.

IRMA, à part.

Si tu nous y retrouves, tu auras de la chance!

Ils sortent au fond.

JEAN.

Alors, monsieur le comte ne dîne pas ici?

LOUPY, qui était descendu, remonte au fond.

Non. Vous pouvez manger notre dîner. Je vous l'offre.

Il sort au fond.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins LOUPY, IRMA, MADAME DUPONT.

ADÈLE.

Chouette! Nous allons faire la noce!

JEAN.

Oui. Allons nous mettre à table ; le comte est parti ; laissons-les se débrouiller.

Jean et Adèle sortent au fond à gauche.

BARBENTANE, il va à la porte du fond et montre le poing.

Il a bien fait de partir autrement, je le cassais en deux !

MADAME BARBENTANE.

Hé ! bé ! ma pauvre enfant ! comment te trouves-tu ?

LOUISE.

Maintenant, ça va bien !

BARBENTANE.

Nous allons quitter cette baraque, à l'instant même.

LOUISE.

Enfin, maman, y comprends-tu quelque chose ?

MADAME BARBENTANE.

Tout ce que je comprends, c'est que ton mari est devenu fou !

BARBENTANE.

Je vais fermer les malles, et nous allons déguerpir !

MADAME BARBENTANE.

Je vais t'aider.

Ils se lèvent.

LOUISE.

Moi aussi ! Je veux repartir pour Salon ce soir même.

MADAME BARBENTANE.

Mais, ma pauvre enfant, nous sommes forcés de rester à Paris, pour nous occuper du divorce.

LOUISE.

Ah ! maman, quelle calamité !

MADAME BARBENTANE.

Hé ! bé ! tu l'as bien étrenné, ton costume de cycliste !

BARBENTANE.

Toi, tu l'as dans le dos, ton soufflet, mais elle, c'est sur la pastèque qu'elle l'a, la bouffe !

Les Barbentane sortent à droite, premier plan.

SCÈNE XX

D'ALTIÈRES, puis CÉLESTIN, puis JEAN.

D'ALTIÈRES.

J'y perds mon latin... qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?... Comment sont-il entrés ici ? De Rivarez ne les connaît pas... Je vais rester pour les surveiller...

CÉLESTIN, du fond à droite, deux bouquets de violettes à la main, il s'est endimanché.

Je vous demande pardon... Je suis un peu en retard... Tiens, vous êtes seul ?

D'ALTIÈRES.

Oui, ils sont partis. Nous ne dînons plus !

CÉLESTIN.

Ah !

D'ALTIÈRES.

C'est-à-dire, nous ne dînons plus ici ; ils sont chez Cubat.

CÉLESTIN.

A la Havane ?

D'ALTIÈRES.

Non, aux Champs-Elysées... Allez les retrouver. Vous leur direz que je vous suis.

CÉLESTIN.

Bien. J'y cours !

Il sort fond droite.

D'ALTIÈRES.

Je vais attendre le départ de ces intrus, ce sont peut-être des cambrioleurs.

JEAN, du fond à gauche.

Monsieur le marquis a sonné ?

D'ALTIÈRES.

Allez retrouver ces Ostrogoths ; vous ferez semblant de ranger, et vous vous assurerez qu'ils n'emportent rien.

JEAN.

Ce sont des voleurs! C'est curieux, je m'en doutais.

Voix des Barbentane.

D'ALTIÈRES.

Taisez-vous, les voici. Vous pouvez retourner à l'office.

Il sort au fond à gauche.

SCÈNE XXI

D'ALTIÈRES, BARBENTANE, LOUISE, MADAME BARBENTANE.

BARBENTANE.

Nous avons bien tous les petits colis ?

MADAME BARBENTANE, le suivant.

Oui, Baptistin.

D'ALTIÈRES.

Pardon... Qu'est-ce que vous emportez là?

BARBENTANE.

Mais nos valises!

D'ALTIÈRES.

C'est à vous, tout ça?

MADAME BARBENTANE.

Comment si c'est à nous! Vous nous prenez pour des voleurs?

D'ALTIÈRES.

Je n'y comprends plus rien.

Au moment où ils vont sortir, de Rivarez paraît.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, RIVAREZ.

RIVAREZ, complet bleu.

Je vous prie de m'excuser... Eh bien, où allez-vous?

LOUISE.

Vous avez le toupet de revenir?

MADAME BARBENTANE.

Après ce qui s'est passé, c'est de l'aplomb.

BARBENTANE.

Vous vous êtes conduit comme un lâche!

LOUISE.

Comme un misérable!

MADAME BARBENTANE.

Comme un bandit!

BARBENTANE.

Vous méritez les galères!

LOUISE.

Vous n'avez pas de cœur!

MADAME BARBENTANE.

Je voudrais pouvoir vous crever les yeux!

RIVAREZ.

Eh! bien, en voilà une réception! qu'est-ce que cela veut dire?... C'est une farce provençale?

D'ALTIÈRES.

Tu as changé de complet avant d'aller dîner?

RIVAREZ.

Tiens, mon oncle, ça va bien? Je ne vous avais pas encore vu.

D'ALTIÈRES.

Comment, tu ne m'avais pas vu; tu me quittes à l'instant, me donnant rendez-vous chez Cubat!

RIVAREZ.

Ah! bon! vous faites partie de la petite farce?

D'ALTIÈRES.

Qu'est-ce que tu as fait de ta femme et de ta belle-mère?

RIVAREZ.

Comment, ce que j'en ai fait, mais les voilà!

D'ALTIÈRES.

Hein! C'est ta femme et ta belle-mère?

RIVAREZ.

Sans doute!

D'ALTIÈRES.

Et les autres ?

RIVAREZ.

Les autres ?

D'ALTIÈRES.

Celles que tu m'as présentées tantôt !

RIVAREZ.

Moi ?

D'ALTIÈRES.

Oui, toi !

RIVAREZ, à l'avant-scène à gauche.

Je vous demande pardon, mon cher oncle, je n'oublie pas le respect que je vous dois, mais je me permettrai de vous donner un conseil !..

D'ALTIÈRES.

Lequel ?

RIVAREZ.

Voyez votre docteur : quand c'est pris à temps, ce n'est pas grave !

D'ALTIÈRES.

Tu prêtes sottement tes maladies aux autres. C'est toi qui es fou.

BARBENTANE.

Je le crois !

MADAME BARBENTANE.

Moi, j'en suis sûre !

LOUISE.

C'est sa seule excuse !

RIVAREZ.

Merci ! si tout le monde s'y met, je vais le devenir ! Mais je voudrais bien savoir de quoi il s'agit.

MADAME BARBENTANE.

Vous allez peut-être faire l'innocent ?

D'ALTIÈRES.

Enfin, qu'as-tu fait des deux femmes, avec lesquelles tu es sorti, il y a cinq minutes !

RIVAREZ.

Moi ?

D'ALTIÈRES.

Eh ! oui, toi !

RIVAREZ.

Décidément, mon oncle, il faut vous faire soigner !

D'ALTIÈRES.

Il a complètement perdu la mémoire !

LOUISE, allant vers Rivarez.

Vous avez peut-être oublié la gifle que vous m'avez donnée ?

BARBENTANE.

Oui, la bouffe !

RIVAREZ.

Je vous ai donné une gifle ?

LOUISE.

C'est-à-dire que vous me l'avez rendue !

MADAME BARBENTANE.

Avec les intérêts composés. Vous ne lui devez rien !

RIVAREZ.

La plaisanterie a duré assez longtemps, voyons Louise.

Il veut lui prendre la main.

LOUISE.

Laissez-moi, monsieur, vous m'avez frappée, je ne vous connais plus !

RIVAREZ.

Je suis très doux, très pacifique, mais il ne faudrait pas abuser de ma patience.

LOUISE.

Vous allez recommencer, n'est-ce pas ?

MADAME BARBENTANE, enlevant son manteau se retrouve en bicycliste, elle va vers Rivarez.

Cette fois, c'est à moi que vous aurez affaire.

BARBENTANE.

Oui, c'est à elle que vous aurez affaire.

RIVAREZ.

Qu'est-ce que c'est que ça ?.. Vous faites donc de la bicyclette ?

MADAME BARBENTANE.

Soyez tranquille, je vous renverrai votre costume.

RIVAREZ.

Mon costume ?

LOUISE.

Partons, maman. Adieu, monsieur, vous m'avez souffletée, il y a des témoins, nous divorcerons !

RIVAREZ.

Des témoins ? Lesquels ?

LOUISE.

Mais, monsieur, papa, maman, et vos deux péronnelles !

RIVAREZ.

Voyons, mon oncle, vous m'avez vu gifler madame ?

D'ALTIÈRES.

Sans doute.

MADAME BARBENTANE.

Il est fou à ligoter !

RIVAREZ.

C'est un peu fort!

MADAME BARBENTANE.

Quand on a de ces infirmités, on ne se marie pas.

LOUISE.

On ne fait pas le malheur d'une jeune fille!

BARBENTANE.

On ne désespère pas toute une famille!

MADAME BARBENTANE.

On ne doit jamais frapper une femme!

BARBENTANE.

Même avec la main!

D'ALTIÈRES.

Dit un proverbe oriental.

RIVAREZ.

Oh! vous m'échauffez les oreilles!

D'ALTIÈRES.

Allons, calme-toi. Tu ne vas pas recommencer?

MADAME BARBENTANE.

Je suis de taille à lui répondre, mais il est bien trop lâche pour s'adresser à moi!

RIVAREZ.

Vous avez de la chance d'être une femme!

MADAME BARBENTANE.

Vous n'êtes qu'un pleutre!

RIVAREZ.

Emmenez-la, c'est plus prudent.

MADAME BARBENTANE.

Frapper une pauvre enfant qui ne peut lui répondre, c'est bien digne d'un gentilhomme!... té!

Geste.

RIVAREZ.

Muselez-la, je ne réponds plus de moi !

LOUISE.

Insolent !

BARBENTANE.

Grossier personnage !

MADAME BARBENTANE.

Tu n'oses pas, tu es trop lâche ! Eh ! bien, c'est moi qui te la donnerai !

Elle le gifle, il lui rend la gifle.

RIVAREZ.

Oh ! Tant pis, c'est elle qui l'a voulu !

MADAME BARBENTANE, criant.

Ah ! au secours ! à l'assassin !

Elle tombe sur une chaise à droite.

BARBENTANE.

C'est une honte ! Deux gifles dans la même soirée !

RIVAREZ.

Voulez-vous la troisième ?

BARBENTANE, venant au milieu.

Vous êtes assez lâche pour me la donner !

Il retourne à l'extrême droite.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, JEAN, ADÈLE, du fond.

ADÈLE.

Encore !

JEAN.

C'est sur la vieille qu'il a tapé !

BARBENTANE.

Rapportez le vinaigre !

RIVAREZ, allant et venant au fond à l'avant-scène.

Cela soulage. J'aurais eu une crise de nerfs ! Je vais me mettre à table, vous viendrez si vous voulez, mon oncle. (A Jean, au fond.) Vous pouvez me servir à dîner.

JEAN.

Le dîner ! Mais monsieur le comte m'a ordonné de le manger !

RIVAREZ.

Tu dis ?

JEAN.

Il ne me reste plus qu'un morceau de carcasse de poulet.

RIVAREZ, redescendant.

Ils sont tous fous dans cette maison !

ADÈLE.

Nous avons mis le reste du vinaigre dans la salade. Voulez-vous un peu d'huile ?

BARBENTANE.

Quelle cruche !.. Donnez tout de même.

MADAME BARBENTANE.

Pouah ! C'est de l'huile de noix !

RIVAREZ, à Adèle.

Donnez-moi mes journaux et mes cigarettes.

ADÈLE.

Mais, monsieur le comte, je vous les ai donnés.

RIVAREZ.

Vous aussi ?

D'ALTIÈRES.

Voyons, tu ne te rappelles plus de rien ; elle te les a donnés là devant moi ?

RIVAREZ.

Je suis donc dans une maison d'aliénés ? J'ai besoin d'air, je sors !..

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, CÉLESTIN, du fond.

CÉLESTIN.

Ah ! enfin, vous voilà ! Je viens de chez Cubat. Je n'ai trouvé personne !

RIVAREZ.

Mais je ne me trompe pas !

CÉLESTIN.

Je ne vois plus ces dames. Je voulais leur offrir ces violettes.

RIVAREZ.

Quelles dames ?

CÉLESTIN.

Vous savez bien, la mère Dupont et Irma !

RIVAREZ.

J'y suis maintenant. C'est vous qui m'avez enfermé dans l'armoire.

CÉLESTIN.

Oui.

RIVAREZ.

Vous allez payer pour les autres !

Rivarez lui flanque les violettes à la figure. — Il court après Célestin dans la coulisse.

D'ALTIÈRES.

Décidément, il est fou furieux! Voilà maintenant qu'il veut rosser son cousin!

BARBENTANE.

On va être obligé de lui mettre la camisole de force!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un salon riche dans le nouvel appartement d'Irma. — Au fond à droite une fenêtre, à gauche cabinet noir avec porte vitrée, pan coupé droite, salle à manger, gauche, fumoir. Portes latérales à droite conduisant à l'escalier de service, à gauche, porte d'entrée, premier plan droite, cheminée, devant cette cheminée un canapé et un fauteuil. Grande table au milieu. Devant la fenêtre, la cage du perroquet.

SCÈNE PREMIÈRE

IRMA, MADAME DUPONT, LE PERROQUET.

Au lever du rideau, Irma et madame Dupont sont assises de chaque côté de la cheminée.

LE PERROQUET, crie.

Rivarez, Rivarez, Rivarez.

MADAME DUPONT.

Veux-tu te taire, sale bête!

LE PERROQUET.

Rivarez!

IRMA.

Est-il embêtant avec son Rivarez. il ne sait dire que cela.

LE PERROQUET.

Rivarez !

MADAME DUPONT.

J'ai essayé de lui apprendre Farandol pour faire plaisir au duc, mais il ne peut pas y arriver.

LE PERROQUET.

Rivarez !

IRMA.

Oh ! assez !

LE PERROQUET.

Rivarez ! Rivarez !

MADAME DUPONT.

Je vais lui donner une amande pour qu'il nous fiche la paix. (Elle se lève et va à la cage.) Tiens, mon coco, sois bien sage.

IRMA.

Ah ! Il est roublard !... Quand il veut quelque chose il crie Rivarez, il est sûr de l'avoir, il est assommant ce perroquet ; si j'étais seule, il y a longtemps qu'il ne serait plus là.

MADAME DUPONT, revenant s'asseoir.

C'est fini, tu vois, il ne dit plus rien !

IRMA.

Tiens, parbleu, il a ce qu'il voulait.

MADAME DUPONT.

Alors tu as rencontré ce cher M. Barbentane.

IRMA.

Hier, nous sommes allés au Bois ensemble.

MADAME DUPONT.

Tu lui as tout raconté ?

IRMA.

Tout, il a ri jusqu'aux larmes.

MADAME DUPONT.

S'il prévient Rivarez ?

IRMA.

Je n'ai pas peur de cela, il est trop emballé.

MADAME DUPONT.

Tu l'as chauffé ?

IRMA.

A blanc !

MADAME DUPONT.

A quelle heure vient-il déjeuner ?

IRMA.

A 11 heures et demie.

MADAME DUPONT.

Ce pauvre M. Barbentane, tu n'as pas été longue à l'allumer.

IRMA.

Le terrain était si bien préparé !... Quand je l'ai rencontré rue Royale, il m'a avoué qu'il me cherchait depuis 15 jours, au Bois, aux courses, au théâtre partout où il croyait avoir des chances de me voir. Il commençait à désespérer quand le plus grand des hasards nous a mis nez à nez.

MADAME DUPONT.

Tu as dû en faire un en l'apercevant !

IRMA.

Cela m'a un peu surprise, je ne pensais plus à lui.

MADAME DUPONT.

Tu lui as avoué que tu étais la maîtresse de Rivarez.

IRMA.

Pas si bête!... Je lui ai dit que Maurice devait m'épouser et qu'il avait brisé ma vie en me manquant de parole... Notre vengeance est devenue à ses yeux une chose très naturelle, il s'est indigné de la conduite de son gendre et ne veut plus en entendre parler.

MADAME DUPONT.

Bravo! tu deviens très forte.

IRMA.

De plus, je lui ai raconté une histoire de brigands... je suis veuve d'un officier, nous avons mangé ma dot pour soutenir notre rang dans le monde et il ne me reste plus pour vivre que ma pension et quelques petites rentes que tu as sauvées de la débâcle!... (Elle se lève et va s'asseoir à gauche.) Tu vois qu'il est bien préparé pour le tapage.

MADAME DUPONT.

Enfin, que veux-tu faire?

IRMA.

Mais plumer un peu cet excellent pigeon provençal et essayer de rattraper les 25,000 francs de Rivarez.

MADAME DUPONT.

Bonne idée!... Ce sera facile, Barbentane est du midi, il est très riche, fais-le languir un peu, il s'emballera à fond et donnera la forte somme.

IRMA.

Je l'espère bien!

MADAME DUPONT.

Et il veut toujours le divorce?

IRMA.

Plus que jamais!... Je l'ai mis au courant de la situation financière de Rivarez, il est furieux que le comte ait épousé sa fille pour redorer son blason et il veut une rupture définitive!

MADAME DUPONT, se lève et va vers Jeanne en se frottant les mains.

Cette fois nous tenons notre vengeance!

IRMA.

Et nos 25,000 francs.

MADAME DUPONT.

C'est parfait!... Pourvu que le duc n'arrive pas!

IRMA.

Aucun danger, il est venu hier soir; j'ai pris mes précautions!... J'ai causé avec lui plus longuement que d'habitude!... Nous ne le verrons pas avant 7 ou 8 jours!

MADAME DUPONT, assise.

Et Alfred?

IRMA.

Eh bien?

MADAME DUPONT.

Il ne peut pas déjeuner avec nous!

IRMA.

Pourquoi donc?... J'ai dit à Barbentane qu'Alfred est mon frère...

MADAME DUPONT.

Ton frère!

IRMA.

Le cousin c'est usé, ça ne prend plus!

MADAME DUPONT.

Allons! tu commences à savoir te débrouiller. (Elle vient au-dessus de la table et sonne.) Je vais aller me recoiffer un peu pour recevoir ce cher Baptistin.

IRMA.

Moi aussi... surveille le déjeuner.

MADAME DUPONT.

Sois tranquille, il sera bien traité, je vais lui faire boire le vin du duc!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE, de la salle à manger.

MARIE.

Madame a sonné?

MADAME DUPONT.

Vous monterez du vin blanc, plus trois bouteilles de Chambertin et trois bouteilles de Rœderer.

MARIE.

Bien, madame.

IRMA.

Tu veux donc le griser?

Elle sort au deuxième plan gauche, par le fumoir.

MADAME DUPONT.

Non, mais ça l'émoustillera un peu.

Elle sort de même.

SCÈNE III

MARIE, puis DE RIVAREZ, et D'ALTIÈRES.

MARIE, qui a suivi à gauche, revient en scène.

Je crois que c'est le moment de les faire passer. (Elle disparaît un moment et revient avec Rivarez et d'Altières par la porte qui conduit à l'escalier de service.) Venez! Mais surtout ne faites pas de bruit.

RIVAREZ.

Où sont-elles?

MARIE.

Dans leurs chambres... Je vous ai fait monter par l'escalier de service pour ne pas éveiller les soupçons, si madame vous voyait tout serait perdu!

RIVAREZ.

Vous pouvez, ainsi que vous me l'avez promis dans votre lettre, m'expliquer cette énigme?

MARIE.

Je peux tout éclaircir et vous aider à prouver votre innocence. Mais jouons cartes sur table.

RIVAREZ.

Voyons...

MARIE.

J'en ai assez d'être au service des cocottes, je voudrais me mettre à mon compte.

D'ALTIÈRES.

Comme cocotte?

RIVAREZ.

Bon physique, vous réussirez!

MARIE.

Non, je n'ai pas la vocation !

D'ALTIÈRES.

C'est dommage !

MARIE.

Je voudrais m'établir, prendre un petit commerce, j'ai quelques économies. Mais il me manque cinq mille francs.

RIVAREZ.

Je comprends : vous les aurez si le divorce n'a pas lieu.

MARIE, tenant toujours son regard sur la porte de gauche, deuxième plan.

Voici... Madame a retrouvé il y a un mois un ami d'enfance qui vous ressemble d'une façon surprenante, votre sosie comme elle dit, et pour se venger elle a combiné et mis à exécution ce plan machiavélique qui a causé tous vos ennuis !

D'ALTIÈRES.

Oh ! c'est incroyable !... je l'avoue, je m'y suis laissé pincer !

RIVAREZ.

Il me ressemble à ce point?

D'ALTIÈRES.

Mon ami, c'est extraordinaire !... La même taille, la même figure, la même voix, le même monocle !

RIVAREZ.

Vraiment !...

D'ALTIÈRES.

S'il entrait en ce moment, tu serais capable de le prendre pour toi !

RIVAREZ, remontant au-dessus de la table et parlant plus haut.

Je ne crois pas!... Mais où est-il mon sosie, je ne serais pas fâché de lui dire deux mots!

D'ALTIÈRES, remontant à droite.

Et moi je serais très heureux de voir ta pseudo-comtesse qui m'a si bien mystifié.

MARIE.

Oh! du calme ou nous n'arriverons à rien!... Vous pourrez le voir, mais à une condition, c'est que vous ne bougerez pas et ne ferez pas de scandale!

RIVAREZ.

Il va venir ici?

MARIE.

Il y déjeune tous les jours, il va bientôi arriver.

D'ALTIÈRES.

Comment pourrons-nous le voir?

MARIE, indiquant le fond, à gauche.

En vous cachant dans ce cabinet, vous écarterez un peu les rideaux et vous pourrez le contempler tout à votre aise!

D'ALTIÈRES.

C'est parfait!... Mais il faudrait que ta femme et tes beaux parents fussent avec nous?

RIVAREZ, passant en deuxième plan.

C'est juste, pour leur prouver mon innocence!

MARIE.

Allez les chercher, je vous ferai entrer pendant le déjeuner, madame a l'habitude de prendre son café au fumoir avec M. Alfred et ils sont forcés de passer par ce salon.

RIVAREZ.

J'espère que nous allons trouver les Barbentane à l'hôtel.

D'ALTIÈRES.

Oui, c'est l'heure du déjeuner, Baptistin ne sort jamais avant midi.

RIVAREZ.

Ne perdons pas de temps.

MARIE.

Dépêchez-vous et ne faites pas de bruit... Reprenez le même chemin, c'est plus prudent, vous ne rencontrerez personne.

Elle sort un instant derrière d'Altières au deuxième plan à droite.

SCÈNE IV

MARIE, puis BARBENTANE, puis IRMA.

On sonne.

MARIE.

Il était temps, cela doit être Alfred.

Elle va ouvrir et revient avec Barbentane au premier plan à gauche.

BARBENTANE.

Madame de Flavigny est-elle visible?

MARIE.

Si monsieur veut bien attendre un moment, je vais prévenir madame.

Elle sort au deuxième plan à gauche.

BARBENTANE, il a une volumineuse gerbe de fleurs.

Me voilà dans l'Eden!.. J'ai dit à ma femme que

je déjeunais avec un client sur la tour Eiffel!.. Si elle me voyait, la pauvre!.. (Il dépose son bouquet sur la table.) Mettons le bouquet bien en évidence! Lilas et roses c'est toujours ce que je choisis!..

IRMA, au deuxième plan à gauche.

Bonjour, monsieur Barbentane.

BARBENTANE.

Bonjour, idole de mon âme!.. Permettez-moi d'effleurer de mes lèvres cette mignonne main!

IRMA, prenant les fleurs de dessus la table.

Oh! que c'est gentil!.. Moi qui aime tant les fleurs!

BARBENTANE.

A côté de vous, elles sont bien pâles, elles n'ont ni votre éclat, ni votre parfum!

IRMA.

Voulez-vous vous taire, grand bébé!

BARBENTANE, à part.

Bébé!.. Elle est ravissante!

IRMA.

Asseyez-vous un instant, j'ai fait prévenir maman que vous êtes arrivé et elle ne va pas tarder à nous rejoindre.

BARBENTANE, s'asseyant près d'Irma sur le canapé.

Qu'elle ne se presse pas!.. je l'attendrais ici jusqu'à la fin du monde.

IRMA.

Sans boire ni manger?

BARBENTANE.

Méchante!.. Vous vous moquez de moi.

IRMA.

Je ne me permettrais pas, seulement, seulement,

vous exagérez tout, vous autres méridionaux, vous m'avez vue trois fois et vous êtes persuadé que vous m'aimez !

BARBENTANE, se rapprochant.

Viédaze ! si je vous aime !

Il veut lui prendre la main.

IRMA.

Faites attention, si maman entrait.

BARBENTANE.

Hé ! bé !.. Je ne crois pas faire aucun mal.

IRMA.

Elle est si sévère. (Indiquant la chaise de l'autre côté de la cheminée.) Tenez, asseyez-vous là, ce sera plus convenable !

BARBENTANE.

Oh ! vous n'êtes pas gentille, j'étais si bien près de vous.

IRMA.

Allons, soyez sage, vous comprenez qu'ici maman et mon frère peuvent entrer à chaque instant, il faut prendre de grandes précautions.

BARBENTANE.

Monsieur votre frère va aussi déjeuner avec nous ?

IRMA.

Certainement. Où voulez-vous qu'il mange, à l'office ?

BARBENTANE.

Non, je ne dis pas cela. Seulement, j'espérais vous causer un instant seul à seule et je vois que ce ne sera guère possible !.. J'ai tant de choses à vous dire, coquin de sort !

IRMA.

Eh bien, je vous écoute.

BARBENTANE.

Ici, je n'ose pas... si votre frère arrivait... Soyez bonne.

Il veut lui prendre la main.

IRMA, se levant.

Encore!.. Vous n'êtes pas raisonnable!

BARBENTANE, le suivant.

Que voulez-vous, je me sens attiré vers vous par un aimant irrésistible!.. Je ne pense qu'à vous; je vous aime à en perdre le boire et le manger.

IRMA, s'asseyant à gauche.

Des enfantillages!.. Vous croyez m'aimer!.. Dans quelques jours, vous retournerez dans votre bonne petite ville de Salon et vous m'aurez vite oubliée.

BARBENTANE.

Vous oublier!.. Viédaze! Ça me serait difficile!.. Votre image est gravée dans mon cœur!

IRMA.

Toujours l'exagération méridionale!

BARBENTANE.

Vous ne me croyez pas... que voulez-vous que je fasse pour vous le prouver?.. Demandez-moi les choses les plus impossibles... Tenez, je me sens de force à aller chercher pour le mettre à vos pieds...

LE PERROQUET.

Rivarez! Rivarez!

BARBENTANE.

Oh! non! pas lui!

IRMA.

Je pense bien!

BARBENTANE.

Qui a appelé Rivarez?

LE PERROQUET.

Rivarez! Rivarez!

IRMA.

Vous l'entendez!

BARBENTANE.

Comment! c'est toi, vilain moineau, qui me coupes ainsi le sifflet.

LE PERROQUET.

Rivarez!

IRMA, passant au deuxième plan.

Veux-tu te taire!.. Tiens, voilà une amande et fiche-nous la paix.

BARBENTANE, passant à gauche.

Où en étais-je, je ne sais plus.

IRMA.

Vous me promettiez des choses extraordinaires. Mais je vous préviens que je suis très sceptique, j'ai eu trop de désillusions et je ne crois pas un mot de ce que vous me dites... je vous plais, je l'admets, vous avez pour moi un petit caprice, mais de l'amour c'est impossible!

BARBENTANE.

Impossible!.. Mais je voudrais être votre esclave, votre femme de chambre pour rester toujours près de vous.

Il tombe à genoux.

IRMA.

Allons, grand bébé, calmez-vous... Soyez bien sage, bien sage, et...

BARBENTANE.

Et?

IRMA.

Taisons-nous, j'entends maman !

Elle va à droite.

BARBENTANE.

Pécaïre !.. je ne peux plus me relever ; je n'ai pas de chance, tout à l'heure c'était le perroquet, maintenant, c'est la maman !..

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DUPONT, de la gauche.

MADAME DUPONT.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

BARBENTANE.

De rien... avec madame de Flavigny, on ne peut guère s'ennuyer.

IRMA.

Le déjeuner est prêt ?

MADAME DUPONT.

Oui, mais Alfred n'est pas encore arrivé, je ne m'explique pas ce retard.

BARBENTANE.

Nous allons l'attendre !

IRMA.

Oh ! cinq minutes pas plus... après, nous nous mettrons à table.

Elle va s'asseoir à droite.

BARBENTANE.

Votre fils est dans l'armée ?

MADAME DUPONT.

Non, il est professeur.

BARBENTANE.

Mes compliments... Il appartient à l'Université.

MADAME DUPONT.

Je ne crois pas, il donne des leçons de bicyclette!

BARBENTANE.

Ah! c'est plus moderne!

IRMA.

A propos, est-ce que la fille de la concierge est revenue?

MADAME DUPONT, s'asseyant à gauche.

Pas encore!.. Je n'y comprends rien, je lui aurais donné le bon Dieu sans confession à cette petite.

BARBENTANE.

Qu'a-t-elle donc eu?

IRMA.

Oh! rien de fâcheux, c'est une gamine de 17 ans qui paraissait sérieuse.

MADAME DUPONT.

Oh! Monsieur, j'y ai été bien trompée, je la croyais pure comme l'enfant qui vient de naître.

IRMA.

Et il y a trois jours, elle s'est fait enlever.

MADAME DUPONT.

Par un cul-de-jatte, monsieur!

BARBENTANE.

Par un cul-de-jatte!

MADAME DUPONT.

Oui, monsieur Barbentane!.. A qui se fier maintenant!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, du deuxième plan à droite.

M. Alfred vient d'arriver, il a dit que vous pouviez vous mettre à table.

IRMA.

Pourquoi ne vient-il pas?

MARIE.

Il descend de bicyclette, il est allé dans sa chambre pour changer de linge.

Elle passe à gauche.

BARBENTANE.

Il a un métier bien fatigant, votre fils.

MADAME DUPONT.

Ah! dame!.. Il est consciencieux!.. Quand il donne sa leçon, il mouille sa chemise, il en change trois et quatre fois par jour.

IRMA.

Oh! maman! pas de détails!

BARBENTANE.

Dans le temps, j'ai eu un professeur de latin qui n'était pas de même... je ne sais pas s'il mouillait sa chemise en donnant sa leçon, mais il n'en changeait jamais!

MADAME DUPONT.

A table!.. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer le chemin.

BARBENTANE, offrant son bras à Irma.

Madame de Flavigny.

Ils sortent tous par la salle à manger à droite, excepté Marie.

LE PERROQUET.

Rivarez! Rivarez! Rivarez!

MARIE.

Pendant qu'ils vont manger les hors-d'œuvre, je vais faire passer Rivarez et sa famille.

Elle sort par l'escalier de service au deuxième plan à droite.

SCÈNE VII

RIVAREZ, D'ALTIÈRES, MADAME BARBENTANE, LOUISE, MARIE.

MARIE.

Surtout, je vous recommande de ne pas faire de bruit, la salle à manger n'est pas très éloignée et ils pourraient vous entendre.

RIVAREZ.

Non, soyez tranquille... je vous demande pardon de vous avoir fait monter par l'escalier de service, mais c'était nécessaire pour ne pas éveiller les soupçons.

MARIE, allant ouvrir la porte du cabinet.

Cachez-vous dans ce cabinet et attendez la fin du déjeuner... Je vous laisse.

Elle sort par la salle à manger.

LOUISE.

Comment nous allons être forcés de nous cacher dans ce cabinet, je ne veux pas!

MADAME BARBENTANE.

Je regrette d'être venue sans Barbentane.

TOUS.

Chut!

D'ALTIÈRES.

Puisqu'il était absent, vous ne pouviez pas l'amener!

MADAME BARBENTANE.

C'est juste!... Drôle d'idée qu'il a eue, Baptistin, d'aller déjeuner sur la Tour Eiffel avec son client! Il ne se doute pas le pauvre, que nous sommes chez une cocotte.

LOUISE.

Si nous allions le chercher ce serait plus convenable!

RIVAREZ.

Nous n'avons pas le temps.

MADAME BARBENTANE, s'asseyant à gauche.

Et puis je le connais ton père, il est à cheval sur les principes!... Pour ce qui est des mœurs, il est inflexible!... Il n'aurait pas voulu mettre les pieds ici. Té!

LOUISE, s'asseyant à droite.

Nous avons eu tort de venir!

MADAME BARBENTANE.

Je l'avoue, je suis ici par curiosité!... je veux le voir, ce fameux sosie, je ne peux pas croire que deux hommes se ressemblent à ce point.

Elle frappe sur le bouquet.

LOUISE.

Moi non plus, maman.

D'ALTIÈRES.

Enfin, s'il existe, nous serons bien forcés de reconnaître l'innocence de Maurice.

LOUISE.

S'il existe !

RIVAREZ.

Vous allez le voir avec les deux femmes qui se faisaient passer pour madame Barbentane et madame de Rivarez... J'espère alors que vous avouerez que nous avons été victimes d'un drôle et que vous ne me rendrez pas responsable de ses méfaits !

MADAME BARBENTANE, frappant sur le bouquet.

Je n'en aurais pas moins reçu une gifle de vous !

RIVAREZ.

Je la retire, belle maman !

Il remonte au fond, à gauche.

MADAME BARBENTANE, frappant sur le bouquet.

Vous avez beau la retirer, je la sens encore sur ma joue. Elle est toute chaude, ma joue.

D'ALTIÈRES.

Vous êtes bonne, vous lui pardonnerez quand il vous aura prouvé qu'il n'a pas frappé votre fille !

MADAME BARBENTANE.

Nous parlerons de ça quand j'aurai vu le sosie !... Té ! le joli bouquet ! .. Ton père m'en apportait comme celui-là quand nous étions fiancés.

Elle montre au public le bouquet aplati.

LOUISE.

Où est-il, cet homme qui m'a souffletée !

TOUS.

Chut !

RIVAREZ, venant au deuxième plan.

Pas si haut, cela ferait tout manquer... Soyez tranquille, je me charge de lui tirer les oreilles !

LOUILE.

Je l'espère bien !

D'ALTIÈRES.

Tu auras tort, tu ferais mieux de déposer une plainte contre lui !

MADAME BARBENTANE.

Ce n'est pas du ressort des tribunaux.

RIVAREZ.

Vraiment !... Vous ne savez pas que grâce à lui, j'ai des citations devant tous les juges de paix de Paris !

MADAME BARBENTANE.

Ah !... Et pourquoi?

RIVAREZ.

Ce monsieur, mon sosie, va chez tous les tailleurs, il se commande un complet à mon nom, l'essaie et me l'envoie à mon domicile avec la facture !... Je le refuse évidemment, le patron vient, demande à me parler, déclare me reconnaître, me traite de fumiste, de voleur, et m'envoie quelques jours après une citation devant le juge de paix !... Ce matin, j'ai reçu ma 55e convocation !

D'ALTIÈRES.

Et son 87e complet !... Car heureusement tous ne l'attaquent pas.

MADAME BARBENTANE, se levant.

87 ! Eh ! bé ! Vous n'irez pas tout nu !... Vous n'avez pas été vous plaindre au commissaire ?

RIVAREZ.

Oh ! non, il m'aurait arrêté à la place de l'autre !... J'ai fait passer une note dans les journaux, tout simplement .. Ah ! je vous assure qu'il va me le payer.

Il remonte au fond et redescend à gauche.

D'ALTIÈRES

Tu auras tort, un gentilhomme ne doit jamais se colleter avec un manant !

RIVAREZ.

Cela m'est égal, je me ferai justice moi-même, ce sera plus sûr !...

MADAME DUPONT, en coulisse.

Viens-tu, Irma.

D'ALTIÈRES.

Chut !

RIVAREZ.

Entrez, je crois que nous n'attendrons plus longtemps.

MADAME BARBENTANE.

Mais, vous venez avec nous?

RIVAREZ.

Certainement, je ne vous quitte pas.

MADAME BARBENTANE.

Autrement, ce serait facile de vous déguiser et de dire que c'est votre sosie !

RIVAREZ.

Oh ! belle-maman, vous n'avez pas confiance en moi !... tenez, je vous précède.

Il sort fond droite — cabinet.

D'ALTIÈRES.

Je te suis !...

MADAME BARBENTANE.

Allons, Louise, puisqu'il le faut, entrons.

LOUISE.

Je regrette que papa ne soit pas là !... Il ne voudra pas nous croire.

MADAME BARBENTANE.

S'il nous voyait cachés tous les quatre dans ce placard, il rigolerait un peu, ton père !... Nous allons être serrés comme des sardines dans une boîte !

RIVAREZ, dans la coulisse.

Venez-vous ?...

LOUISE.

Presse-toi, maman.

SCÈNE VIII

MARIE, puis MADAME DUPONT, IRMA, BARBENTANE et LOUPY.

MARIE, apportant le café, de la salle à manger.

Cachez-vous !

MADAME BARBENTANE.

Pécaïre, vous m'avez fait peur !

MARIE.

Le déjeuner est bientôt fini... je vais essayer de leur faire prendre le café ici, vous pourrez les voir plus longtemps.

MADAME BARBENTANE.

Pas trop cependant, nous ne pouvons rester une heure dans ce four !

LOUISE.

Aïe !... Fais attention, maman, tu me marches sur les pieds !

MADAME BARBENTANE.

Comme des sardines, je te l'avais dit !

MARIE.

Taisez-vous et fermez, on vient !

Elle pose le plateau sur la table à gauche.

MADAME DUPONT, entrant en riant au fond à droite, va s'asseoir au canapé.

Ah !... Il est roulant, ce sacré Baptistin !... Comment le trouves-tu, le marchand d'olives ?

MARIE.

Pour sûr, il est crevant !

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce que tu fais là ?

MARIE.

Vous voyez, je prépare le café.

MADAME DUPONT.

Ici !...

MARIE.

Il y a un invité, je pensais...

MADAME DUPONT.

Tu es folle, nous le prendrons au fumoir, comme d'habitude.

MARIE.

Bien, madame.

Elle sort au deuxième plan à gauche. Irma entre en riant, du fond à droite.

MADAME DUPONT.

Qu'as-tu donc ?... Il a encore dit quelques bêtises ?

IRMA.

Je me sauve... je ne pouvais plus tenir mon sérieux.

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce qu'il a raconté ?

IRMA.

Tu l'as trop émoustillé !

MADAME DUPONT.

Il est gris ?

IRMA.

A peu près... Il appelle Alfred son cher ami... il lui fait un discours sur la culture des oliviers et la fabrication de l'huile.

MADAME DUPONT.

Pauvre Alfred ! Comme ça doit l'intéresser !... Ils vont s'endormir tous les deux !

IRMA.

Les voici ! (Elle passe à gauche. — Entrent Loupy et Barbentane, celui-ci un papier et une plume à la main. — Du fond à droite.) Oui, mon cher ami, l'olivier a été importé en Provence par les Phocéens, 600 ans avant Jésus-Christ.

LOUPY, assis sur le canapé.

Mince, alors !... Je ne les croyais pas si vieux que ça !

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce que vous faites, vous écrivez ?

BARBENTANE.

Oui... excusez-moi, je termine une dépêche et suis à vous.

Il rentre dans la salle à manger.

IRMA, allant vers Loupy.

Une dépêche ?

LOUPY, toujours assis.

C'est pour sa femme... Ah ! Il en a une muffée !...

Il ne veut pas rentrer chez lui, il nous offre à dîner au restaurant!

IRMA.

Il peut encore écrire?

LOUPY, riant.

Tout juste!... Oh! mince alors, il ne lui en faut guère pour le soûler, j'ai bu autant que lui, je ne m'aperçois de rien.

MADAME DUPONT, à droite.

Il bavarde tout le temps, c'est ce qui l'a grisé.

LOUPY, riant.

Il m'en a raconté des histoires!... Il ne veut plus retourner à Salon, il voulait absolument me vendre son fonds, il est crevant, ce vieux-là!

MADAME DUPONT.

Te vois-tu marchand d'olives en gros?

LOUPY.

Je suis au courant du commerce, j'en ai vendu au détail pour Sarrazin.

MADAME DUPONT.

Eh bien, il ne vient plus, le café va être froid.

LOUPY.

Oh! Il va être deux heures, à accoucher de sa dépêche, je vais en griller une, moi! Viens-tu, Irma?

Elle sort. Il sort par le fumoir.

IRMA.

Je te suis. Viens donc, maman!... Marie lui montrera le chemin.

MADAME DUPONT.

Je vais voir s'il ne s'est pas endormi.

IRMA.

Viens-tu, maman ?

MADAME DUPONT.

Va avec Alfred, je vous rejoins.

IRMA.

Bien !

Il sort.

SCÈNE IX

MADAME DUPONT, BARBENTANE, puis MARIE.

MADAME DUPONT.

Je ne veux pas le laisser seul, il pourrait casser quelque chose.

Elle remonte et passe.

BARBENTANE, chantant dans la coulisse.

La femme, la femme,
Il n'y a que ça
Tant que la terre tournera,
Tant que le monde existera...

MADAME DUPONT.

Il a le vin gai !

BARBENTANE, entrant.

La femme, la femme,
Il n'y a que ça...

Tiens ! maman Dupont, cela me fait plaisir de vous revoir !... Où est madame de Flavigny ?

MADAME DUPONT.

Elle vous attend au fumoir, je venais vous chercher.

BARBENTANE.

J'y vole, maman Dupont, j'y vole!...

MADAME DUPONT, à part.

Il m'embête avec sa maman Dupont!

BARBENTANE.

C'est un ange, votre fille, si elle voulait, je l'épouserais tout de suite!

MADAME DUPONT.

De la main gauche, alors, puisque vous êtes marié!

BARBENTANE.

Oh! des deux mains, cela m'est égal!.. Je vous offre ce soir le dîner de fiançailles.

MADAME DUPONT.

Voulez-vous vous taire et ne pas dire de bêtises.

BARBENTANE.

Mais je ne trouve pas que ce soient des bêtises!

MADAME DUPONT.

Vous oubliez que vous êtes père de famille.

BARBENTANE.

Cela n'empêche pas les sentiments.

MADAME DUPONT.

Non, mais cela vous empêche de l'épouser!

BARBENTANE.

Votre fille m'a ensorcelé. (Marie entre au deuxième plan à gauche.) Je me sens capable de faire toutes les folies pour elle.

MADAME DUPONT.

Votre dépêche est terminée?

BARBENTANE.

Oui, vous serez bien aimable de la faire porter.

MADAME DUPONT.

Certainement. (A Marie.) Marie, allez de suite au télégraphe.

MARIE, qui a mis le bouquet sur le piano.

Bien, madame.

MADAME DUPONT.

Vous venez ? Je peux servir le café ?

BARBENTANE.

Je vous suis. Vous pouvez lire, ça ne me dérange pas. Voici un franc, vous garderez la monnaie.

MARIE, à part.

Vingt sous, il est généreux !

Elle compte les mots de la dépêche.

BARBENTANE.

Qu'est-ce que vous faites ?

MARIE, comptant.

16, 17, 18, 19, 20, 21... Il y a 21 mots, vous me redevez un sou !

BARBENTANE.

C'est possible, je me serai trompé, je croyais qu'il n'y en avait que 19 !

MARIE, à part.

Et il me disait de garder la monnaie, quel mufle !

BARBENTANE.

Voici 50 centimes, cela fait un franc 50.

MARIE.

Merci, monsieur. (A part.) Je vais envoyer une carte de six sous !

Elle sort au premier plan à gauche.

BARBENTANE, allant à la cheminée.

Boudiou, j'ai trop bien déjeuné, je suis rouge comme

une écrevisse ! Té ! de la poudre de riz, si j'en mettais un peu, cela me rajeunirait... (Il se poudre la figure.) Adonis, quoi !... Maintenant, nous allons rigoler un peu !... J'ai une journée de liberté, mon crampon est à l'hôtel, ohé !.. ohé !.. comme disent les Parisiens... Allons retrouver ma douce colombe et prendre notre petit moka.

Chantonnant.

La femme, la femme,
Il n'y a que ça
Tant que la terre tournera,
Tant que le monde existera !

Me voilà, maman Dupont (Il ouvre la porte du cabinet croyant aller au fumoir et reste abasourdi en voyant sortir sa femme, sa fille, d'Altières et Rivarez.) Boudiou !...

SCÈNE X

BARBENTANE, MADAME BARBENTANE, LOUISE, D'ALTIÈRES, RIVAREZ.

MADAME BARBENTANE.

Je vais t'en fiche des maman Dupont !

BARBENTANE.

Eh !... Quésaco ?..

MADAME BARBENTANE.

Tu ne t'attendais pas à me voir !

BARBENTANE, balbutiant.

Si... non... Je ne sais plus !...

RIVAREZ, à Louise, en la faisant asseoir sur le canapé.

Accordez-moi votre pardon et je me charge de châtier ce drôle !

MADAME BARBENTANE.

Ah ! c'est comme ça que tu déjeunes avec ton client sur la tour Eiffel !

BARBENTANE.

Je vais t'expliquer, ma bonne !

MADAME BARBENTANE.

Taisez-vous, votre conduite est ignoble ! Vous n'avez pas honte à votre âge de venir chez des cocottes.

BARBENTANE.

Tu y viens bien, toi !... Et puis madame de Flavigny n'est pas une cocotte.

MADAME BARBENTANE.

C'est une rosière peut-être !... Je suis contente d'être venue !... Où sont-elles tes deux donzelles ?... Je veux les réduire en poussière !

Elle passe à gauche et revient à droite.

D'ALTIÈRES.

Ce sera un peu long !

LOUISE.

Allons, maman, calme-toi!

MADAME BARBENTANE.

Que je me calme !.. Tu n'as donc pas de sang dans les veines !

RIVAREZ, allant et venant.

Où est-il donc, mon sosie ?.. Tout ce qui arrive est de sa faute, je vais l'étrangler !

MADAME DUPONT, dans la coulisse.

Eh bien, mon petit Barbentane, venez-vous?

MADAME BARBENTANE.

Son petit !... Tu l'entends, elle t'appelle, ta drôlesse !

RIVAREZ.

Il doit être avec elles.

D'ALTIÈRES.

Tu ne vas pas te colleter avec cet homme?

RIVAREZ.

Laissez-moi, je bous, mon oncle, je bous!... je veux lui arracher une oreille et lui manger le nez.

Il sort en courant par le fumoir.

D'ALTIÈRES.

Comme cela, il ne lui ressemblera plus!

MADAME BARBENTANE.

Voilà un homme au moins, il va le mettre à néant, son sosie! (On entend dans la coulisse un grand bruit de voix, de meubles renversés comme s'il y avait un véritable pugilat.) Tu entends, il le pulvérise!

BARBENTANE.

Il faudrait peut-être les séparer!

D'ALTIÈRES.

Mais oui, séparez-les...

BARBENTANE.

Non, laissons-les s'expliquer.

MADAME BARBENTANE. à Barbentane.

Toi, tu auras ton compte en rentrant!

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME DUPONT, IRMA.

MADAME DUPONT et IRMA, elles entrent en courant et en poussant des cris.

Au secours!.. au secours!

MADAME DUPONT.

Ils vont se tuer.

BARBENTANE.

Je vais...

Il se dirige vers le fumoir.

IRMA.

Séparez-les, ils se battent comme deux lions !

BARBENTANE, revenant à l'extrême droite, regagne sa place.

Deux lions, bigre, je ne bouge pas.

MADAME BARBENTANE, s'avançant.

Ah ! Les voilà, tes deux femelles !

MADAME DUPONT.

Femelles !.. Insolente !

BARBENTANE.

Vous n'allez pas vous battre, vous aussi ?

D'ALTIÈRES.

Ce serait complet !

IRMA.

Qu'est-ce que vous faites dans cette maison ?.. De quel droit cette femme vient-elle nous insulter chez nous ?

MADAME DUPONT.

Je vais envoyer chercher la police.

MADAME BARBENTANE.

Cela me fera plaisir. Vous m'avez pris mon mari, je vous ferai arrêter !

D'ALTIÈRES.

Pour détournement de mineur !

MADAME BARBENTANE.

Messaline !

MADAME DUPONT.

Pourquoi m'appelle-t-elle Messaline?

IRMA.

Enfin, que veut dire cette violation de domicile?

MADAME BARBENTANE, s'avançant.

L'autre pimbêche !... Attends, je vais te crêper le chignon!

MADAME DUPONT, s'avançant.

Venez-y donc, la marchande d'olives!

D'ALTIÈRES.

Mesdames, un peu de calme. Songez qu'il y a là deux hommes qui s'entretuent, qui sont peut-être morts maintenant.

MADAME DUPONT, effrayée.

C'est vrai, je n'entends plus rien!

D'ALTIÈRES.

Si nous allions voir tout de même.

BARBENTANE, passant à gauche.

Je me dévoue, je vais pénétrer dans la cage!

D'ALTIÈRES.

Maintenant que les lions sont morts! Tartarin, va!

BARBENTANE, apercevant Rivarez, il a perdu son toupet et a mis son mouchoir sur sa tête.

Oh! le pauvre!

LOUISE.

Oh! Maman! il a la pelade.

MADAME BARBENTANE.

Ce n'est pas mon gendre, c'est sa grand'mère!... Qu'avez-vous fait de vos cheveux?

SCÈNE XII

LES MÊMES, RIVAREZ.

RIVAREZ, les vêtements en désordre, la cravate défaite ; il a reçu un coup de poing formidable, il a un œil tout noir ; il tombe assis à gauche.

Je les ai perdus dans la bagarre!... Ah! j'ai été bien reçu!.. Décidément vous aviez raison, mon oncle, un gentilhomme ne doit jamais se colleter avec un manant !

D'ALTIÈRES.

Pauvre Maurice !

BARBENTANE.

Honneur au courage malheureux !

RIVAREZ.

Je ne savais pas qu'il avait été moniteur de boxe au régiment !

MADAME DUPONT, au-dessus de la table.

Maintenant vous le savez !

RIVAREZ.

Trop tard!.. il me le répétait constamment pour me donner du courage !.. Vous auriez pu me prévenir !

BARBENTANE.

Vous avez pris une petite leçon de boxe française !

IRMA.

Vous ne l'avez pas volée !

RIVAREZ.

Non, il me l'a donnée !

D'ALTIÈRES.

A l'œil !

MADAME DUPONT.

Plaignez-vous donc !

IRMA.

Il n'a pas exigé de cachet !

RIVAREZ.

Oh ! mais ce n'est pas fini !.. Puisqu'il est plus fort que moi, je vais chez le commissaire de police déposer ma plainte !

BARBENTANE.

Vous avez tort !

MADAME BARBENTANE.

Tu vas te taire, hein ?.. débauché !..

BARBENTANE.

Je ne me tairai pas !.. Rivarez nous a tous mystifiés, il a pris ma fille pour payer ses dettes, il devait épouser madame de Flavigny.

RIVAREZ.

Hein ! Qu'est-ce qui vous a dit ça ?

IRMA.

C'est moi, monsieur !

RIVAREZ.

Vous !...

BARBENTANE.

Elle doit le savoir, je pense !

RIVAREZ.

Vous avez de l'audace !

IRMA.

C'est facile de dire non, mais j'ai des preuves.

RIVAREZ.

Des preuves!

IRMA.

D'abord, vos lettres que je pourrais montrer, ensuite votre toupet que vous avez perdu chez moi et que je conserve précieusement!

LOUISE.

Ces femmes vous connaissent, oh! Maurice!

RIVAREZ.

Je vous affirme que non!

MADAME DUPONT.

Quel aplomb!

RIVAREZ.

C'est la première fois que je les vois!

IRMA.

Puisque c'est ainsi, je vais chercher vos lettres!

LE PERROQUET.

Rivarez!... Rivarez!...

TOUS.

Hein?...

Rivarez se lève.

MADAME BARBENTANE.

Qu'est-ce qui vous appelle?

LE PERROQUET.

Rivarez!... Rivarez!...

BARBENTANE, remontant et passant à droite.

Jusqu'au perroquet qui le reconnaît!

IRMA.

J'espère que vous ne nierez plus!

RIVAREZ.

Sale bête!... Eh bien, oui, je l'avoue...

TOUS.

Ah!...

IRMA.

Ce n'est pas malheureux!

RIVAREZ.

Madame a été ma maîtresse!

LOUISE.

Oh!... sa maîtresse!

RIVAREZ.

Pardonnez-moi, Louise, je mentais pour éviter cet aveu qu'il m'est pénible de faire devant vous, mais je jure que jamais je ne lui ai promis le mariage!

LOUISE, s'asseyant à droite.

On me l'avait dit que vous étiez un débauché!...

Elle pleure.

MADAME BARBENTANE.

Tais-toi, ma fille, ta mère te reste!

D'ALTIÈRES.

Ce n'est peut-être pas suffisant!

RIVAREZ à Irma.

Vous êtes heureuse, maintenant, mais puisque vous avez parlé de mes dettes, je puis du moins affirmer à M. Barbentane que je ne suis pas votre débiteur, je vous ai payée, je ne vous dois rien!

IRMA, passant au deuxième plan.

Vous insultez une femme sans défense!

BARBENTANE.

Une veuve d'officier!... Si son frère était là!

RIVAREZ.

Son frère!

BARBENTANE.

Le professeur de boxe, celui qui vous a mis cet œil au beurre noir!

RIVAREZ.

Mais elle n'a jamais eu de frère!

D'ALTIÈRES.

Pas plus que de mari!

BARBENTANE.

Cependant, M. de Flavigny?

RIVAREZ.

N'a jamais existé!

D'ALTIÈRES.

Madame s'est vouée au culte de Vénus.

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce qu'il raconte?

D'ALTIÈRES.

Ou, pour employer une expression plus moderne, c'est une demi-mondaine!

RIVAREZ.

Entretenue en ce moment par le duc de Farandol!

BARBENTANE.

C'est impossible!

IRMA.

Je ne veux même plus répondre à toutes ces injures!

MADAME DUPONT.

Vous voulez ternir notre réputation, vous n'y parviendrez pas!

IRMA.

Donnez une preuve de ce que vous avancez.

RIVAREZ.

Je ne puis guère aller trouver le vénérable duc de Farandol...

D'ALTIÈRES.

Pour lui demander de se délivrer un certificat de paillardise!

IRMA.

Alors, n'accusez pas!

MADAME DUPONT.

Ne déshonorez pas une honnête femme et sa pauvre vieille mère!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, entrant précipitamment.

Madame!... Voilà M. le duc qui descend de voiture!

IRMA et MADAME DUPONT.

Le duc!

RIVAREZ.

C'est le ciel qui l'envoie!

D'ALTIÈRES.

Eh bien, mesdames?...

IRMA.

Cachez-vous. S'il vous voyait ici, je serais perdue!

MADAME DUPONT, les poussant.

Passez par là, vous prendrez l'escalier de service!

MADAME BARBENTANE.

Nous ne connaissons que celui-là!

MADAME DUPONT.

Vite, vite, je l'entends.

Elles les pousse à droite.

MARIE, riant.

Non, restez, c'est une blague!

TOUS.

Hein!...

IRMA.

Comment, vous vous permettez?

MADAME DUPONT.

Cochonne!

IRMA.

Je vous chasse!... Vous allez partir à l'instant!

MARIE.

Avec plaisir, j'en ai assez de servir chez les cocottes... Tenez, voilà mon tablier!

RIVAREZ.

Bravo, Marie, vous aurez une gratification supplémentaire!

MARIE.

Merci, monsieur, avec mon héritage de 5000 francs je pourrai m'établir.

MADAME DUPONT.

Décampe sur-le-champ, ou je te flanque en bas des escaliers.

MARIE.

Oh! vous ne me faites pas peur. Vous demandiez une preuve, vous l'avez eue.

Elle sort.

MADAME DUPONT.

Et vous, vous pouvez déguerpir!...

Elles sortent.

RIVAREZ.

Allons, belle-maman, faisons tous la paix, et pour fêter notre réconciliation, nous dînerons au restaurant et ensuite nous irons au théâtre.

LOUISE.

Oh ! oui, maman !

MADAME BARBENTANE.

Avec votre tape à l'œil ?

RIVAREZ

Dans le fond d'une baignoire.

BARBENTANE.

Et moi, on ne me consulte pas ?

MADAME BARBENTANE.

Toi, je vais t'enfermer à clef dans la chambre, et tu ne sortiras plus seul !

BARBENTANE.

Alors, rentrons de suite à Salon !

Rideau.

Imprimerie générale de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.

1837/30

EN VENTE CHEZ LE MÊME EDITEUR

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

GEORGES ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes . . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

M. BEAUBOURG

La Vie muette, 4 actes. 2 »

HENRY BECQUE

Les Corbeaux, 4 actes . 2 »
Les Honnêtes Femmes, 1 acte 1 50
Michel Pauper, 5 act. . 2 »
La Navette, 1 acte. . . 1 50

ALEX. BISSON

Un Conseil judiciaire, 3 actes. . . . . 2 »
Le Contrôleur des Wagons-lits, 3 actes . . 2 »
Un Coup de tête, 3 act. 2 »
Le Député de Bombignac, 3 actes . . . . 2 »
Disparu!!!, 3 actes. . 2 »
Les Erreurs du mariage, 3 actes. . . . . 2 »
La Famille Pont-Biquet, 3 actes. . . . . 2 »
Feu Toupinel, 3 actes . 2 »
La Gymnastique en chambre, 1 acte. . . 1 50
L'héroïque Le Cardunois, 3 actes . . . . 2 »
Jalouse! 3 actes. . . . 2 »
Les Joies de la paternité, 3 actes. . . . . 2 »
Mam'zelle Pioupiou, 5 a. 2 »
Monsieur le Directeur, 3 actes. . . . . 2 »
Mouton! 1 acte. . . . 1 50
Nos Jolies Fraudeuses, 3 actes. . . . . 2 »
Le Roi Koko, 3 actes . 2 »
Le Sanglier, 1 acte . . 1 50
Les Surprises du Divorce, 3 actes. . . . 2 »
Le Terre Neuve, 3 act. 2 »
Le Véglione, 3 actes. . 2 »
Veuve Durozel! 1 acte. 1 50

B. BJORNSON

[illegible] et Géographie, [illegible] *les et les Nou-*[illegible] *Mariés*, 2 actes. [illegible] me 3 50
[illegible] *les forces*, 2e [illegible] actes. . . . 3 50

fr. c.

Une Faillite, 4 actes. . 2 »
Un Gant, 3 actes et *Au delà des forces*, 1re partie, 2 actes . . . 3 50
Léonarda, 4 actes. . . 3 50

M. BONIFACE

La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes. . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes. . . 2 »
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

JOSEPH CARAGUEL

La fumée, puis la flamme, 4 actes. . . 2 »

GEORGES COURTELINE

Les Boulingrin, 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi! 1 acte . . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in-8°) . . . . . 4 »
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . 2 »
La Figurante, 3 actes . 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 5 act. 2 »

ECHEGARRAY

Le Grand Galéoto, 3 a. 2 »

EMILE FABRE

L'Argent, 4 actes . . . 2 »
Le Bien d'Autrui, 3 a. . 2 »
Comme ils sont tous, 5 actes. . . . . 2 »

fr. c.

Le Lendemain, 1 acte. 1 »
Timon d'Athènes, 5 act. 3 50

LUCIEN GLEIZE

L'Aveu, 3 actes . . . . 2 »

MAURICE HENNEQUIN

Inviolable!, 3 actes . . 2 »
Les Joies du foyer, 3 a. 2 »
Le Paradis, 3 actes . . 2 »
Le Remplaçant, 3 actes. 2 »

HENRIK IBSEN

La Comédie de l'Amour, 3 actes. 3 50
Le Canard sauvage, 5 actes et *Rosmersholm*, 4 actes. 3 50
La Dame de la Mer, 3 actes et *L'Ennemi du Peuple*, 3 actes. . . 3 50
Empereur et Galiléen. 2 parties 3 50
Hedda Gabler, 4 actes. 3 50
Les Revenants, 3 actes. 2 »
Solness le constructeur, 3 actes. 3 50

G. LENOTRE et G. MARTIN

Colinette, 4 actes. . . 2

LOUIS MARSOLLEAU

Le dernier Madrigal, 1 acte . . . . . 1 »

L. MARSOLLEAU et BYL

Hors les lois, 1 acte . . 1 50

J. H. ROSNY

La Promesse, 2 actes.. 1 50

A. SILVESTRE et E. MORAND.

Les Drames sacrés, 10 tableaux (in-8°). . . 4 »
Griselidis, 3 actes (in-8°) . . . . . 4 »

ALBIN VALABRÈGUE

Les Entr'actes du cœur, 1 acte 1 50
Madame a ses brevets, 1 acte 1 50

PIERRE WOLFF

Jacques Bouchard, 1 a. 1 50
Leurs Filles, 2 actes. . 1 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Picart.

BINDING SECT. SEP 18 1970

PQ
2611
0728R5

Fontanes, Alexandre
Rivarez & Loupy

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 08 04 011 5